The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

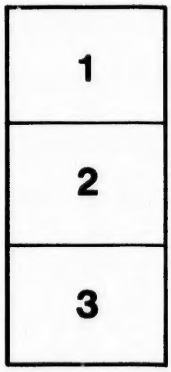
Bibliothèque nationale du Canada

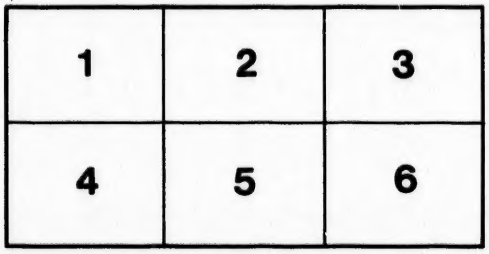
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



X17 A. C

CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PR3526 .O58A52
v. 4 Reserve

829

# HISTOIRE

## D'ÉMILIE MONTAGUE.

### QUATRIEME PARTIE.

# HISTOIRE
## D'ÉMILIE MONTAGUE,
## PAR M. BROOKE;

*Imitée de l'Anglois, par Monsieur*
*FRENAIS.*

## QUATRIEME PARTIE.

*A PARIS,*

Chez GAUGUERY, Libraire, rue des Mathurins, au Roi de Danemarck.

M. DCC. LXX.
*Avec Approbation & Privil. du Roi.*

# HISTOIRE

## *D'ÉMILIE MONTAGUE.*

### LETTRE CXXX.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 20 Avril 1767.

CONTINUEZ, ma chere. Il eſt plus rampant, plus ſouple !... C'eſt une pâte que vous façonnez à volonté ; & voilà ce que ſont ces hommes ! Les ſages, les fous, ceux qui ont de la gravité & les volages,

tous tombent à nos genoux, tous deviennent nos humbles eſclaves... Il n'y a que façon de s'y prendre. Je vais réduire en Code les maximes dont vous faites uſage ; j'y joindrai les miennes, & tout cela formera un Corps de loix pour gouverner les maris, que je ferai traduire dans toutes les Langues vulgaires pour le bien-être général des femmes.

Mais, avec ce beau projet, je ne ſuis pas, au fond, moins ſimple que les autres. Il n'y a perſonne qui aime plus que moi les eaux de ſenteur. Croiriez-vous bien que j'avois, depuis quelque temps, la ſtupidité de n'en point faire uſage, parce que je m'imaginois que Fitzgérald ne pouvoit les ſouffrir ? Je ne ſçais comment il vint à dire hier qu'il les aimoit... Il n'a pas ſitôt dit le mot que je me leve involontairement, je cours à mon cabinet de toilette... J'y imbibe mon

mouchoir d'eau de lavande & je rentre en la reſpirant. La fine mouche s'en apperçut & je me ſentis rougir... Je voulus eſſayer de faire naître un repentir en moi-même, & je n'y trouvai, au contraire, que des applaudiſſemens.

Me voilà priſe, ma chere, me voilà priſe. Il va revenir aujourd'hui, quoiqu'il y ait du riſque à-cauſe de la fonte des neiges; mais il veut abſolument que nous voyons partir les glaces du fleuve... Il nous marque qu'il ſçaura nous faire éviter les dangers du chemin.

*Au ſoir.*

Nous ſommes revenus, & je ne ſuis point encore ſortie de l'étonnement où m'a jetté ce ſpectacle.

Je m'imaginois avant de voir partir ce vaſte amas de glace qui couvre le fleuve depuis Québec juſqu'à la

pointe de Levi, & qu'on appelle le Pont, qu'il ſe diſſoudroit graduellement à meſure que la chaleur du ſoleil, de l'air & de la terre augmenteroit. Je croyois que la riviere deviendroit libre ſans que nous apperçuſſions les cauſes qui auroient opéré cet effet.

Mais le fleuve Saint-Laurent ou la grande riviere n'eſt pas comme ces petits amas d'eaux coulantes, auxquels on donne en Angleterre & même dans le reſte de l'Europe, les mêmes noms. Il conſerve toute ſa grandeur, toute ſa majeſté. Le ſublime eſt ce qui caractériſe ce monde occidental. L'élévation des montagnes, l'étendue des lacs, la largeur des rivieres, la majeſté impoſante des rochers qui ſont couverts, dans une variété prodigieuſe, des plus nobles productions des forêts, ſont au-delà de toute deſcription : Un Peintre de

Payſages étendroit ici ſes idées & ſon imagination d'une maniere ſurprenante.

L'objet dont je parle a toute la magnificence Américaine.

Ce pont de glace a cinq pieds d'épaiſſeur, une lieue de longueur & plus d'un mile de large. La rapidité de la marée fait, pendant long-tems, des efforts inutiles pour le détacher des bords.

Lorſque la chaleur ſe fait ſentir avec quelque force, on ne le paſſe point ſans crainte : mais une nuit de gelée le raffermit. Les Dames mêmes s'y expoſent dans leurs parties de plaiſir. Cette inquiétude dure à-peu-près un mois.

La glace s'amollit & ſe détache peu à peu des bords pendant les quinze derniers jours, & il y a toujours quelque téméraire qui paye de ſa vie ſon obſtination à vouloir paſſer.

Le riſque devient de jour en jour ſi évident que l'on ceſſe enfin abſolument de ſe hazarder... On s'empreſſe alors à guetter le moment de cette grande débacle... L'impatience de voir la communication libre avec l'Europe brille dans tous les yeux... On voudroit hâter cet heureux événement. Ce moment de joie eſt enfin arrivé & nous en avons joui avec tous les Habitans de Québec raſſemblés.

Du ſommet du Cap Diamant, la vue s'étendoit à quelques lieues au-deſſous & au-deſſus de la Ville. La riviere étoit débarraſſée dans la partie ſupérieure, ainſi qu'au-deſſous de la pointe de Lévi. La rapidité du courant s'étoit frayé un paſſage ſous le pont qui étoit reſté ferme.

La marée remonte enfin la riviere avec une impétuoſité ſurprenante & frappe le pont qui s'ébranle... & ré-

ſiſte... L'eau reflue ſur elle-même, s'arrête... mais revenant bientôt avec une fureur redoublée, elle ſappe cette maſſe prodigieuſe avec une telle force que la glace céde enfin.

Une vaſte plaine de cryſtal ſe met alors en mouvement & avance d'un pas grave & majeſtueux. Les pointes de terre qui s'avancent dans le fleuve ſuſpendent pendant quelques momens ſes progrès... mais entraînée par ſon poids énorme & par la rapidité du courant, elle ſurmonte enfin tout obſtacle, ſe fracaſſe avec un bruit horrible, & rien ne lui réſiſte.

On voit avec un plaiſir extrême le lit du fleuve s'ouvrir de plus en plus à meſure que la glace diſparoît. Elle a bientôt tourné la pointe de Lévi, & l'on ne voit plus alors qu'une plaine claire & fluïde qui nous annonce le retour des vaiſſeaux de l'Europe &

la verdure & les fleurs dont la terre va ſe couvrir.

Voilà ce que nous venons de voir. Il s'en faut beaucoup que ma deſcription ne réponde à cette grande & ſurprenante ſcène... Je ne vous en donne par-là qu'une légere idée. Cela ſuffit pour vous faire, au moins, concevoir que les ſaiſons mêmes participent ici de la grandeur ſublime qui diſtingue ce Pays de l'Europe.

Les ſaiſons, en Angleterre, ne changent que graduellement, & le paſſage de l'une à l'autre ſe fait à-peine ſentir. Mais le changement ici eſt violent & ſoudain & frappe l'eſprit de ce plaiſir vif que l'on goûte quand on paſſe rapidement d'une choſe à l'autre... Je regrette, cependant, qu'il n'y ait pas de printems.

Adieu.

B. FERMOR.

*P. S.* J'ai vû notre Emilie. Je ne ſçais point encore quand elle reviendra au gîte.

# LETTRE CXXXI.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 22 Avril.

ENcore une de vos lettres! En vérité, vous êtes une femme charmante... Ce qui m'en plaît, c'eſt que vous êtes comme ces Joueuſes qui diſent qu'elles jouent ſur le velours; vous jouiſſez de tout le bonheur qu'une femme mariée peut deſirer, & vous parlez à votre aiſe de celles qui ſe repentent de s'être miſes ſous le joug fatal. Il eſt ſûr qu'une Religieuſe eſt, à beaucoup d'égards, plus heureuſe que bien des femmes mariées. Sa ſituation, comparée à celle d'une femme qui n'aime pas ſon

mari, & qui eſt ſenſible & vertueuſe, eſt mille fois plus agréable.

C'eſt ce qui fait que nous ſommes moins revoltés ici de la cruauté des parens qui, par un principe d'avarice ou d'orgueil, forcent quelques-uns de leurs enfans à entrer dans des Couvens, pour laiſſer aux autres un état plus brillant dans le monde... Ils me paroiſſent moins coupables que ceux qui, en Angleterre, ont la barbarie de contraindre leurs enfans à ſe marier contre leur inclination.

C'eſt votre lettre qui me fait réfléchir à tout cela. Elle me rappelle en même temps ce qu'une Dame Françoiſe me dit il y a quelques mois. Je déclamois vivement contre les Couvens; je déplorois ſur-tout le malheur de n'en pouvoir ſortir, quels que fuſſent les chagrins qu'on y eſſuyât, & d'être forcées d'y paſſer ſa vie....

Et le mariage, me dit-elle, avec vivacité, n'eſt-il donc pas auſſi pour la vie ?

Je l'avoue, lui dis-je, Madame ; & c'eſt encore pis ; car il n'y a pas de Noviciat.

Je n'ai jamais oſé depuis parler de Couvens devant cette Dame. Son argument me parut ſans replique.

Il faut convenir qu'il eſt bien déraiſonnable, bien fou, bien extravagant de ſe lier par une chaîne indiſſoluble, ſans y être porté par aucun autre motif que celui de l'intérêt. Et l'on s'étonne qu'il y ait tant d'époux malheureux ?

Quel eſpoir a-t-on que l'amour naiſſe du mariage entre deux perſonnes qui ne s'uniſſent que par convenance d'intérêt ? C'eſt preſqu'un miracle... La durée du bonheur de ceux qui ne ſe marient que par inclination

s'étend rarement à celle de leurs liens... mais en ſuppoſant qu'ils ſe trouvent toujours heureux d'être l'un à l'autre, il eſt infaillible, au moins, que les peines, les chagrins, les remords ne ceſſent d'accabler le mari & la femme, ſuſceptibles de tendreſſe, qui ſe ſont mariés ſans goût & ſans inclination.

J'applaudis beaucoup à l'uſage qui permet aux Sauvages de ſe quitter quand ils ne ſe conviennent plus, & de faire un autre choix... Je voudrois que ce fût une loi écrite... J'apprendrois la Langue des Hurons pour la traduire; je repaſſerois en Angleterre, & ma traduction à la main, j'irois cabaler dans les deux Chambres du Parlement, pour faire paſſer cette Loi en Acte national.

Il eſt vrai que je ne rendrois ſervice par-là qu'à la moitié du genre

humain. L'autre moitié n'a point d'ame, ou ſi elle en a, ce n'eſt qu'une ame de l'eſpéce végétale & animale. L'amour & le ſentiment ſont inutiles à des êtres ainſi formés; ils paſſent leur vie dans une ſituation d'eſprit engourdie, & il leur importe peu dans quelle compagnie ils font leur ſtupide pélerinage...

Mais quelle apothéoſe ne me feroient pas les Ames vives & ſenſibles! La mienne me fait ſentir qu'il faut que j'aime beaucoup l'homme que j'épouſerai. Elle eſt d'une nature active, le repos eſt ſon averſion. Si je n'aimois pas mon mari, je vois d'avance que je ne pourrois, peut-être, réſiſter à en aimer un autre...

Admirez après cela les beaux raiſonnemens que font nos vieilles tantes, en parlant ſur leur célibat

involontaire ; elles nous disent qu'il y a de l'indécence qu'une fille ait plus d'inclination pour un homme que pour un autre ; il faut qu'elle attende que l'amour vienne du mariage. Stupides bégueules ! on n'a qu'à se marier dans cette attente avec un homme qu'on n'aime pas... C'est, selon moi, le systême dont il résulte le vice le plus honteux, dont l'esprit humain soit capable...

Il faut aussi convenir d'une chose. Il semble que le but de l'éducation des Nations modernes soit de déraciner dans le cœur humain, les impulsions qu'il reçoit de l'amour, de l'amitié, de la compassion & de la bienveillance. On s'efforce d'en détruire les principes de sociabilité, en développant ceux de l'intérêt. Les parens essayent d'étouffer ces affections & de les détourner des

objets vers leſquels elles ſe dirigent. Le Ciel, pourtant, nous les a données pour adoucir les maux qui ſe répandent ſur notre vie. S'ils conſideroient, du moins, en faiſant ces efforts, que le ſuccès de leur entrepriſe peut être ſuivi des déſordres les plus fâcheux!... mais non, ils perſévérent ; & s'ils réuſſiſſent, ils ôtent à la vie toutes ſes douceurs. Ils en font un cercle de jours inſipes & ſans activité... Nous ſommes à-peine au-deſſus de la faculté végétative...

Le cœur humain eſt naturellement vertueux. L'affaire de l'éducation n'eſt donc pas préciſément de nous donner de bonnes impreſſions ; la nature y a pourvu. C'eſt de nous préſerver des mauvaiſes qui ſont toutes acquiſes...

J'avois depuis long-temps envie

de faire un ſermon : en voilà un. Vous vous plaindrez, ſans doute, de ce que vous vous êtes trouvée ſous ma main ; je ne peux qu'y faire ; je n'en ôterois pas un iota.

Adieu.

B. Firmor.

## LETTRE CXXXII.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 23 Avril.

JE viens de recevoir une lettre de votre frere... Il a perdu l'eſprit. Emilie a conſenti de l'épouſer, & il eſt dans le délire... Les accès de ſa joie ſont ſi vifs que l'on croiroit qu'il eſt le premier homme dans le monde qui ſe ſoit jamais marié.

Il me marque qu'il va au Lac Champlain. C'eſt-là où il veut décidément fixer le ſiége de ſon empire... mais je prévois que ce ſera plutôt celui d'Emilie... Avec des hommes de cette trempe, le ſceptre eſt dans

la main des femmes... Il ne ſera que l'humble Sujet de Sa Majeſté féminine.

Je vais aller aujourd'hui à Québec. Ces trois jours de chaleur ont déja rendu le chemin praticable par les voitures d'Eté. Fitzgérald eſt venu me chercher. Je lui ai donné un livre pour le faire attendre : mais il dit que la lecture l'ennuie... C'eſt pourtant le fameux Béliſaire...

Adieu.

B. Fermor.

*P. S.* J'ai vû Emilie... C'eſt la petite perſonne la plus heureuſe !... Votre frere lui a écrit, & en des termes ! ... Il faut voir. Sa lettre ne reſpire effectivement que l'ame même de la tendreſſe. Il n'y a qu'une choſe qui me fâche ; c'eſt de ne les pas voir plus riches ; leur établiſſe-

ment dans le Canada ne me plaît point du tout... mais ce ſeroit parler en pure perte que de vouloir les en diſtraire... Si, pour vivre enſemble, on leur faiſoit la loi de ſe jetter dans une Iſle déſerte, je crois qu'ils y ſouſcriroient.

Bon ſoir.

# LETTRE CXXXIII.

*Sir Guillaume Fermor, au Comte de B....*

A Sillery, ce 25 Avril.

J'Aſpirois au retour de la belle ſaiſon, Mylord, pour me tirer de l'eſpéce d'apathie où l'hyver m'avoit plongé. Je puis, du moins, faire plus commodément des courſes dans ce pays. Mon goût pour les voyages eſt toujours le même. L'amour de la nouveauté eſt la ſource de ce plaiſir; il ſe montre dans toutes les occaſions, depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe: c'eſt la premiere paſſion de l'eſprit humain; je crois, auſſi, que c'eſt la derniere.

L'eſprit de l'homme, en général,

abhorre le repos & l'inaction. Il me ſemble que le grand ſecret d'être le moins malheureux dans ce monde, eſt de tenir l'ame dans une continuelle agitation. Il ne faut pas qu'elle ſoit violente ; elle anéantiroit, elle épuiſeroit les facultés. L'ame doit avoir de l'exercice & point de fatigue.

Le vice eſt la fiévre de l'ame, l'inaction eſt ſa léthargie : mais les paſſions, guidées par la vertu, font ſa ſanté.

Bell me donne une preuve ſenſible de cette derniere vérité. J'ai, enfin, le plaiſir de voir que ſon humeur volage a cédé à une affection qui l'attache à un homme qui ſemble formé, de ſon côté, pour faire ſon bonheur. C'eſt un homme de mérite : il a de la naiſſance, de l'honneur, & n'eſt pas ſans fortune. Il ſuit ici la carriere militaire. C'eſt, peut-

être, une circonſtance qui augmente mon inclination pour lui.

Vous m'avez, généreuſement, offert, Mylord, d'employer votre crédit pour me faire obtenir une majorité. Puis-je vous prier de la ſolliciter pour lui? Il n'y a point d'apparence de guerre, & je ſuis déterminé à me retirer du ſervice. Je jouirai enfin de ce calme de la vie qui convient ſi bien à un homme de mon âge. Je ſuis en marché avec un Officier pour ma Compagnie, & je retournerai en Angleterre par le premier vaiſſeau pour lui en faire accorder le Brevet. J'eſpére, Mylord, que vous ne me refuſerez pas de vous intéreſſer à ma retraite & à la majorité que je vous demande pour Monſieur Fitzgérald.

Tout eſt réglé avec lui, mais ma fille n'en ſçait encore rien. Il doit lui propoſer ſa main auſſi-tôt que quel-

ques petites affaires qu'il a ſeront arrangées ; & ſans lui faire connoître que je ſuis inſtruit. Il me la demandera enſuite dans toutes les formes.

J'ai l'honneur d'être,

G. FERMOR.

LETTRE

# LETTRE CXXXIV.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 5 Mai.

JE renais. Emilie eſt de retour. Je ne vivois réellement pas ſans elle. Les chemins ſont devenus aſſez beaux & nous ne faiſons que roder dans les bois ou courir à cheval. Ces promenades nous font ſupporter avec moins d'ennui l'abſence de votre frere qui eſt toujours ſur le Lac Champlain à combiner ſon établiſſement.

La vivacité de la végétation eſt ſurprenante ici. Les montagnes ſont encore couvertes de neige ; on en voit même auſſi dans quelques vallées ; malgré cela les arbres & les

arbriſſeaux ſont déja parés de verdure. Le gazon brille de l'éclat varié de mille & mille fleurs.

C'eſt une ſurpriſe charmante de voir les fraiſes & les penſées montrer leurs petits boutons à travers la neige.

Notre ſéparation a produit entre Emilie & moi un redoublement d'amitié. Nous ſentions vivement l'une & l'autre le déſagrément de notre abſence ! Avec quel plaiſir nous réparons ce chagrin !... Ce que nous penſons de nos amans vient ſe mêler à la traverſe & lui donne plus de vivacité. En vérité, ce n'étoit pas vivre que de ne pouvoir en parler librement à qui que ce ſoit...

Mais voilà Fitzgérald qui deſcend le ſentier..

Adieu.

B. FERMOR.

## LETTRE CXXXV.

*Sir Fermor au Comte de...*

A Sillery, ce 5 Mai.

JE viens, Mylord, de me derober à un ſupplice affreux. Il a duré deux heures ; un Officier, pendant tout ce temps, a parlé avec une telle volubilité, que je n'ai pas trouvé le moment de placer une ſeule parole... Encore s'il eût dit la moindre choſe qui eût pu le faire ſupporter ! mais dans tout ce qu'il a dit, il ſeroit difficile de rien trouver qui mérite le nom d'une penſée.

Il n'y a que les gens dont les idées ſont communes qui ſoient ordinairement de grands parleurs... Ils y trouvent une ſource abondante de pen-

ſées baſſes & triviales qui fourniſſent à la converſation ordinaire : mais les perſonnes dont les idées ſont plus élevées parlent beaucoup moins, parce qu'elles ne peuvent les communiquer qu'aux perſonnes qui peuvent les concevoir, & qu'elles ſont ſur leurs gardes pour s'expliquer clairement.

Ceci pourroit rendre raiſon de l'infériorité de l'eſprit des femmes qui ſont communément grandes parleuſes : mais l'éducation frivole & limitée qu'on leur donne en eſt, peut-être, une cauſe plus vraie. Nous les tenons loin de l'avantage que l'on procure aux hommes : Ils acquiérent une variété & une ſublimité d'idées dont on les éloigne.

Il eſt ſûr que les femmes qui ont eu le plus d'occaſions de converſer avec les hommes, ſont celles qui ſont les plus agréables en compagnie. De

quoi ne ſe rendroient-elles pas capables ſi on leur donnoit une éducation plus étendue, lorſque l'on voit qu'elles ſe perfectionnent par les occaſions accidentelles & bornées, qu'elles ont d'acquérir des connoiſſances ?

Il le faut avouer. Les deux ſexes gagnent beaucoup à ſe trouver enſemble & dans leurs converſations mutuelles. Le deſir de plaire, modéré par la décence, regne dans ces converſations mêlées, & releve beaucoup les qualités aimables des hommes & des femmes.

C'eſt, je crois, par cette raiſon que les filles des Militaires ſont ordinairement plus aimables, à rang égal, que les autres... Bell en ſeroit un exemple ; mais je connois la partialité & l'aveuglement de la nature... Je laiſſe au bout de ma plume ce que

la tendreſſe paternelle pourroit me ſuggérer.

La conduite de la jeune Miſs D... me cauſe une vraie peine : mais je crois qu'il n'y a que de l'imprudence ; elle eſt vertueuſe. La vivacité de ſon tempérament lui a fait commettre des indiſcrétions. Mais notre conduite, dans un âge où nous ne pouvons pas juger de nos propres actions, peut-elle décider de notre caractère ? Le ſang bouillant de la jeuneſſe nous fait faire mille folies dont nous rougiſſons quand le regne de la raiſon commence à s'étendre ſur notre eſprit.

La franchiſe, le peu d'expérience, conçourent à nous faire contracter des liaiſons qui ne conviennent pas ; & la conſtance, la nobleſſe du naturel, qui caractériſe les meilleurs cœurs, perpétue l'illuſion.

Je connois très-bien Miſs D... Je ſuis perſuadé que ſon pere parviendroit aiſément à la détourner d'un choix auſſi indigne d'elle... Il n'a qu'à la traiter en amie, avec tendreſſe, avec complaiſance, & il l'a ramenera infailliblement. Mais s'il prend le ton impérieux, s'il la traite avec dureté; c'en eſt fait, elle eſt perdue.

Il a toujours eu avec elle une conduite trop ſévére, une morale trop rigide. Il eſt de l'intérêt de la vertu de ne ſe montrer que telle qu'elle eſt, riante, aimable, gaie : en ne la montrant que ſous ces couleurs, on jouit de la ſatisfaction de plaire aux autres ; la vertu doit être ſociale.

Les Moraliſtes ont tous pour but de perfectionner la nature humaine, en nous excitant à corriger ce qu'elle a de corrompu : mais ils s'écartent du principe qui devroit leur ſervir de guide... Ils tonnent contre les paſ

ſions... Hé! ce ſont elles, au contraire, ce ſont les affections qui en naiſſent, qui ſont le germe des vertus les plus élevées. Il ne s'agit que d'en bien régler l'uſage. Le cœur y gagneroit, & on veut qu'il y perde.

Delà les peintures terribles & ſiniſtres qu'on nous fait de la Divinité, & qui affligent ceux dont l'eſprit borné ne peut s'en former une image plus agréable. Ces idées fauſſes conduiſent ſouvent la jeuneſſe dans les ſentiers du vice. Elle déſeſpére d'atteindre à la perfection idéale qu'on lui montre en perſpective, & elle abandonne la vertu comme ſi elle étoit hors de portée. On ſe détourne d'un chemin que l'on croit hériſſé de ronces & d'épines.

L'étude du cœur humain n'a jamais ceſſé d'être l'objet de mon attention... Je me ſuis convaincu par cet examen, qu'il n'y a pas un pere,

pourvu qu'il s'attache à gagner l'amitié de ſes enfans, qui ne puiſſe les diriger à ſon gré & être l'arbitre de toutes leurs actions. Je n'en parle que d'après une heureuſe expérience.

Ma fille, dans ſa gaieté, parle beaucoup du danger de tyranniſer l'inclination des enfans; elle va quelquefois juſqu'à dire qu'elle n'agiroit toujours que ſelon ſon goût : mais je ſuis ſûr qu'elle n'héſiteroit pas, un inſtant, à abandonner ſon Fitzgérald ſi elle s'appercevoit que ſa tendreſſe pour lui bleſſe un pere en qui elle a trouvé, en tout temps, un ami tendre & fidèle...

J'ai l'honneur d'être

G. Firmor.

## LETTRE CXXXVI.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 13 Mai.

NOus voilà bien contentes ; Madame Deſroches vient enfin de partir : c'eſt une terrible épine hors du pied. Elle retourne à Kamaraskas, où nous n'avons point du tout envie de la ſuivre... Nous reçûmes hier ſes adieux. Elle parut très-fâchée de quitter Emilie... & la belle, de ſon côté, en parut touchée; des larmes coulérent de part & d'autre, & peu s'en fallut que je n'en répandiſſe auſſi. C'eſt quelque choſe de ſingulier que quand une femme

pleure, elle fait ordinairement pleurer celle qui la regarde... Avec tout cela, je ne crois pas qu'Emilie ſoit fâchée de ſon départ. Elle l'aime; mais elle ne peut pas oublier que c'eſt ſa rivale. Elle craignoit vivement que Rivers ne fût de retour avant qu'elle ne quittât Québec.

Le temps eſt extrêmement beau. La verdure devient tous les jours plus agréable; les arbres prennent un feuillage plus touffu; les fleurs ſe multiplient à l'infini... Mais on voit encore de la neige ſur les montagnes, & cela fait ſpectacle... On attend, avec la plus grande impatience, des vaiſſeaux d'Angleterre. L'amour, dans la ſienne, céde à ce deſir.

Que de lettres je vais recevoir de ma Lucie! A-peine m'en eſt-il arrivé quelques-unes par la route

détournée de la nouvelle Yorck. Votre frere ſera de retour la ſemaine prochaine, & s'il faut dire les choſes comme elles ſont, nous ſommes de tous côtés dans l'attente & dans l'eſpérance. Nos cœurs palpitent à chaque coup que l'on frappe à la porte... Nous ſuppoſons toujours qu'on vient nous annoncer l'arrivée d'un vaiſſeau ou celle de l'homme chéri.

Fitzgérald ne jette pas dans cette même inquiétude... On le voit preſqu'à tous les momens du jour. Je ne ſçais, moi, qui aime tous les nouveaux viſages, comment je peux me faire à voir toujours le même. Il n'y a pas de ſoins qu'il ne ſe donne pour plaire : & je commence à me dire que je ſerois fâchée qu'il prît tant de peine inutilement. Je crois de bonne foi que mon cœur com-

patiſſant va me faire ſuivre votre exemple héroïque.

En vérité, Lucie, il faut bien de la réſolution pour ſe marier...

B. FERMOR.

# LETTRE LXXXVII.

*Miſs Emilie Montague au Colonel Rivers.*

A Sillery, ce 14 Mai.

JE ſuis revenue, mon cher Rivers, chez ma bonne amie Fermor. Je jouis encore une fois du doux plaiſir de parler de vous ſans contrainte.. Elle a la complaiſance de ſouffrir toutes mes foibleſſes. Mais peut-on donner ce nom aux tendres épanchemens d'un amour dont mon Rivers eſt l'objet ?

Ah ! il falloit que je vous aimaſſe. Je me rappelle encore le premier moment où je vous vis. Il fut déciſif. L'âme qui parloit par vos yeux ex-

preſſifs, me dit que nos cœurs étoient formés l'un pour l'autre. Je vis ſur toute votre aimable phyſionomie cette ſenſibilité que je cherchois depuis ſi long-temps en vain, & qui étoit ſemblable à la mienne.. Je vis ces charmans ſourires, ces indices enchanteurs, ces émanations naïves de la vertu, ces graces infinies qui accompagnent toujours un eſprit qui n'a que d'aimables qualités. Enfin, je vis, dans toute ſa pureté, cette beauté mentale qui eſt l'image la plus parfaite de la Divinité.

Qu'aurois-je pu faire pour me défendre contre vous, mon cher Rivers ? Ma raiſon approuvoit la foibleſſe de mon cœur.

Madame Deſroches vient de nous quitter. Nous avons bien verſé des larmes toutes deux en nous ſéparant,

Avec quels tranſports ne l'ai-je pas ſerrée entre mes bras ! Je l'aime, mon cher Rivers, & il me ſeroit difficile de décrire l'affection que j'ai pour elle. Je la voyois tous les jours. C'étoit pour moi un plaiſir infini de me trouver avec elle. Elle me parloit de vous, elle faiſoit votre éloge, & mon cœur n'avoit rien à déſirer ; il étoit content. Il m'étoit, cependant, impoſſible de vous nommer devant elle... & comment pouvoir vous rendre raiſon de cette retenue ? L'idée qu'elle vous intéreſſoit & qu'elle vous portoit l'amitié la plus tendre me la faiſoit regarder avec plaiſir... Sçavez-vous que j'ai cru remarquer qu'il y a entre vous quelque reſſemblance ? Ses ſourires m'ont, quelquefois, rappellé les vôtres.

Vous avouerai-je, cependant, toute ma ſimplicité ? Je n'ai jamais

pu la voir, avec plaiſir, en votre préſence. Vos attentions pour elle, au contraire, me cauſoient de la peine. Je lui enviois le moindre de vos regards. Ses aimables qualités excitoient en moi une baſſe jalouſie dont je ne pouvois me défendre.

Je m'imagine que l'amour eſt toujours mêlé d'un peu d'injuſtice, ſurtout, quand il eſt auſſi tendre, auſſi vif que le mien.

Mais n'excuſerez-vous pas, mon cher Rivers, ce mêlange déſagréable? Il vous prouve l'excès de ma tendreſſe.

Madame Desroches a promis de m'écrire. Je lui écrirai auſſi. Je veux l'aimer. Je veux vaincre ce reſte mépriſable de jalouſie... C'eſt une juſtice que je dois à la plus douce & à la plus aimable des femmes.

Et pourquoi trouverois-je mau-

vais qu'elle eût pour vous les mêmes yeux que moi ? Pourquoi n'auroit-elle pas une âme qui ſeroit affectée des mêmes ſenſations que la mienne ?

J'ai remarqué que ſa voix s'adouciſſoit quand elle prononçoit votre nom ; elle étoit tremblante comme la mienne.

Ah ! mon cher Rivers, la nature vous a formé pour enchaîner le cœur d'une femme. On trouve plus de plaiſir à vous aimer, même ſans eſpoir de retour, que l'hommage de tous les hommes enſemble n'en peut cauſer. Je plains une femme qui peut vous voir ſans reſſentir quelqu'émotion de tendreſſe ; il faut qu'elle ſoit inſenſible. C'eſt le ſujet éternel des querelles que je fais à Bell. Vous lui avez inſpiré l'amitié la plus vive ; mais elle vous a vu

ſans amour... Je ne conçois pas de quels élémens ſon cœur eſt formé... Son Fitzgérald... Mais y a-t-il un homme qui ne doive céder à mon Rivers? Y en a-t-il qui puiſſe cauſer des émotions auſſi promptes & auſſi vives? Le plaiſir de vous aimer, ſurpaſſe tellement tout autre plaiſir, que ſi je n'étois pas votre Emilie, je n'aurois qu'un choix à faire dans tout le reſte des êtres humains; je voudrois être Madame Deſroches.

Je me ſens rougir de tout ce que je viens d'écrire. Mais dois-je rougir d'avoir une âme qui ſçait appercevoir & apprécier la perfection? Pourquoi vous cacherois-je les ſenſations de mon cœur? Non, non, je vous ferai part de toutes mes penſées. Vous ſerez, à la fois, le confident & l'objet chéri de ma tendreſſe.

Comment pourrois-je vous exprimer la maniere abſolue dont vous réglez tous les mouvemens de mon cœur ? Vous pouvez diſpoſer de votre Emilie. Ne lui refuſez, cependant, pas de ſe permettre un ſouhait ; c'eſt qu'elle voudroit toujours que vous retournaſſiez à vos amis d'Angleterre. Elle voudroit vous recevoir des mains d'une mere : ce ſeroit pour elle une faveur précieuſe. Vous oppoſez, ſans ceſſe, à cela la modicité de votre fortune. N'en avez-vous donc pas aſſez pour les beſoins réels ? Et que peuvent ſur moi les ornemens frivoles de la vie ? Ils ne peuvent contribuer ſans vous à ma félicité... Il ne s'agiroit donc, mon Rivers, que de ſacrifier l'orgueil à l'amour & à la tendreſſe filiale. Eſt-ce que cela eſt au-deſſus de vos forces ?

J'ai mille choſes à vous dire. Je

ne vous ai écrit tout cela qu'à la dérobée... Nous avons eu trois ou quatre Dames Françoiſes à dîner, & leur pétulente vivacité ne peut me laiſſer tranquile... Elles ſont venues m'interrompre dix fois; les voilà encore.

Adieu.

EMILIE MONTAGUE.

## LETTRE CXXXVIII.

*Sir Fermor au Comte de...*

A Sillery, ce 12 Mai.

IL s'en faut beaucoup encore ; Mylord, que les Habitans du Canada ſoient intérieurement ſoumis au Gouvernement Anglois. Il faut bien du temps, bien des ſoins pour leur faire oublier leurs Compatriotes Européens.

Je voudrois d'abord qu'on établît ici des Ecoles gratuites pour enſeigner l'Anglois aux enfans. Il faudroit que les Sujets d'un même Souverain n'euſſent que le même langage : c'eſt un lieu d'affection & de fraternité... cela cimente les unions.

Vous ne ſçauriez croire le mauvais effet que ce défaut d'attention a produit à la nouvelle Yorck parmi le peuple de la campagne. Eloigné de la Capitale de cette Colonie, il a toujours continué à parler Hollandois, a entretenu par-là l'affection qu'il avoit pour ſes anciens Maîtres. Les Anglois n'y paſſent que pour des étrangers & des uſurpateurs.

Il ne ſeroit pas difficile d'exciter les Canadiens à parler notre langue, & à leur faire faire tout ce qui pourroit contribuer au plus grand bien de la Colonie. Il faudroit, peu à peu, rendre l'Anglois le langage de la Cour du Gouverneur. La Nobleſſe, qui ne peut obtenir de faveurs que par lui, le rendroit bientôt le langage univerſel.

L'intérêt, le plaiſir, la vanité ſont les trois grands reſſorts de l'eſprit

humain. La passion dominante des Canadiens est l'ostentation. Je suis persuadé que le grand attachement que la Noblesse a pour la France puise sa source dans la répugnance qu'elle auroit à se défaire des Croix de Saint-Louis dont elle est décorée. (*a*) Ne pourroit-on pas instituer quelqu'ordre semblable pour le Canada ? On en donneroit les marques à tous ceux qui portent la Croix, à condition qu'ils la renverroient comme une chose qui seroit incompatible

(*a*) L'Auteur auroit pu donner à cet attachement une cause plus vraie. L'amour des François pour leur Souverain, est ce qui les attache à son Gouvernement, & s'ils sont jaloux de porter les marques d'honneur dont il les décore, c'est plus pour prouver qu'ils ont bien mérité de lui par leur fidélité que par ostentation.

avec

avec la fidélité qu'ils doivent au Gouvernement Anglois. Le Gouverneur de la Colonie en ſeroit le Chef pendant le temps de ſon adminiſtration. Il auroit le droit de l'accorder aux Gentilshommes qui l'auroient mérité par leurs ſervices, & aux Officiers Anglois d'un certain rang. Il en décoreroit même les Anglois qui acheteroient des biens dans la Colonie & viendroient s'y établir (*a*).

Il eſt fort probable qu'une pareille inſtitution ſeroit très-utile dans toutes nos Colonies. Les paſſions humaines ſont à-peu-près les mêmes par-tout. Il n'y a point de ſol, point de climat où la vanité ne ſoit prédominante, & juſqu'à ce que tous les hommes deviennent Philoſophes,

(*a*) Quel mêlange! mais quel ordre auſſi! & quel Chef! Qu'on nous pardonne encore ces rèflexions.

c'eſt par leurs paſſions qu'il faut les prendre & les gouverner.

Les Payſans ont beaucoup gagné ici en changeant de Maître. Leur propriété eſt plus aſſurée, leur indépendance eſt plus grande, plus affermie, leur profits ſont plus que doublés. Il n'eſt pas néceſſaire, par rapport à eux, de prendre d'autres précautions ; ils ſont déja fort attachés à notre Gouvernement (*a*).

La nobleſſe, au contraire, s'eſt trouvée ruinée. Elle a perdu ſes places, ſes charges, ſon rang, la conſidération dont elle jouiſſoit & preſque toute ſa fortune (*b*).

---

(*a*) Pourquoi donc en eſt-il paſſé en France une quantité ſi conſidérable ?

(*b*) Et on croiroit la retenir par les marques d'un Ordre local, dont un Gouverneur paſſager ſeroit le Chef, & qui ſeroit proſtitué au premier venu qui auroit de l'argent pour acheter une Habitation.

Il ſeroit donc, à la fois, de la politique & de l'humanité de lui rendre, de la maniere qui lui conviendroit le mieux, la conſidération dont elle jouiſſoit. On pourroit ſe concilier l'affection des Gentilshommes riches par des diſtinctions & des honneurs; on obtiendroit celles des autres par des charges lucratives... On pourroit les faire participer à la Légiſlation de leur pays.

Le grand objet que le Gouvernement doit avoir en vue, eſt de s'attacher ſes nouveaux Sujets. Il faut, pour cela, qu'il tâche d'unir les François & les Anglois, Militaires ou Civils, de maniere qu'ils ne faſſent qu'une ſociété; qu'il leve un revenu, qu'il encourage l'Agriculture, & ſinguliérement celle du lin & du chanvre. Enfin, il faut qu'il trouve un débouché pour le commerce qui languit prodigieuſement au milieu de

tout ce qui pourroit le rendre avantageux. Voilà, ſelon moi, les moyens de nous attacher le peuple du Canada, de le rendre heureux & utile... Mais je n'en parlerai à qui que ce ſoit pendant que j'y demeurerai (*a*).

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.

(*a*) Il eſt ſûr que preſque tout ce ſyſtême n'auroit pas fait beaucoup d'enthouſiaſtes.

## LETTRE CXXXIX.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 20 Mai.

JE l'avoue, ma chere. Je ne ſuis point humble. Je ſçais ce que je vaux. Grace à mon pere, qui n'a rien négligé pour m'inſtruire, j'en ſçais beaucoup plus à vingt-deux ans que preſque toutes les femmes n'en ſçavent à ſoixante : mais ma ſcience ne me fait point de tort dans le monde. Je n'en fais point parade & l'envie même eſt obligée d'avouer que je ſçais tout auſſi bien qu'une autre ne parler, dans l'occaſion, que de blondes, de dentelles, de rubans & de chiffons.

Il m'eſt venu une penſée qui m'occupe beaucoup... Je ſuis un peu pindarique dans mes idées. Il me ſemble que l'hiſtoire du cœur humain ſeroit auſſi curieuſe qu'utile : mais il faudroit pour cela que tout le monde dît la vérité & ſe peignît tel qu'il eſt. Il faudroit qu'on fût auſſi ſincére que je le ſuis... C'eſt ce qu'on ne doit ſûrement pas attendre : il y a des gens qui perdroient trop. Pour moi j'y gagnerois. J'ai toujours paru avoir moins de bonnes qualités que je n'en ai réellement, tandis que l'hypocriſie en a donné à d'autres qu'ils n'avoient pas.

Que d'erreurs, d'inconſéquences, de vices ſe montreroient à découvert dans le cœur des perſonnes que nous honorons, ſi le rideau étoit tiré!

Mon pere m'a donné ce matin une belle leçon ſur ma frivolité. Je

lui ai rappellé que depuis vingt-deux ans que j'étois au monde, j'étois, enfin, parvenu à l'âge de l'indiſcrétion; que chaque choſe avoit ſon temps, & que ſi je n'étois pas un peu folle à mon âge, je courrois le riſque de l'être dans un temps où cela me ſiéroit moins... Le ſermon a auſſi-tôt fini.

Fitzgérald devient ſi preſſant... Voilà mon opinion juſtifiée... Je vais ſûrement faire la folie de l'épouſer. Je ne ſçais ni comment ni pourquoi je me trouve toujours mal à l'aiſe lorſqu'il n'eſt pas auprès de moi... Il faut néceſſairement qu'il ait quelque choſe qui tienne de la vertu magnétique. Eſt-il dans quelque côté de l'appartement ? j'y ſuis moi-même ſans ſçavoir pourquoi ? ma chaiſe ſe trouve toujours placée à côté de la ſienne. On ne parle pas une

fois de faire une partie de Cartes que je ne faſſe des projets pour être de la ſienne. Je perds pour le laiſſer gagner...

Mes tablettes ſont remplies de vers qu'il m'inſpire... Je vais dans le jardin, & quand perſonne ne me voit, je grave ſon nom ſur l'écorce des arbres..... Je ſuis devenue auſſi ſotte qu'une Bergere d'Arcadie.

La Malade d'amour que j'ai ſous les yeux ne l'eſt pas plus que moi...

Quel bonheur, puiſque les êtres humains diffèrent tant les uns des autres, que le Ciel nous ait donné la même variété dans nos goûts!

Votre frere eſt un homme divin; mais Fitzgérald a, cependant, un air de fierté qui me plaît davantage, & il m'a dit cent fois

qu'il me trouvoit infiniment plus aimable qu'Emilie.

Adieu. Nous allons à Québec.

B. FERMOR.

## LETTRE CXL.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 20, au ſoir.

IO *triomphe* (*a*) ! Un vaiſſeau vient d'arriver d'Angleterre. Son apparition a jetté tout le monde dans des tranſports de joie inexprimables. Tous les Habitans ont volé ſur le rivage... Les yeux jettoient des regards empreſſés ſur ce charmant étranger qui ſembloit danſer gaiement ſur les va-

(*a*) Alluſion à cette aventure d'Io qui, ſur le point d'être ſaiſie par Inachus ſon pere, ſe jetta dans la Méditerranée, la traverſa à la nage & aborda en Egypte.

gues, comme s'il étoit ſenſible au plaiſir qu'il inſpiroit.

Nous avons une correſpondance avec l'Europe pendant l'hyver par nos autres Colonies. Jugez aux accès de notre joie du degré de celle que devoient éprouver les François, lorſqu'après avoir été privés pendant ſix mois de toute correſpondance avec la France, ils revoyoient un vaiſſeau de leur Patrie... C'étoit, ſans doute, pour eux le plus grand des plaiſirs.

Les lettres ne ſont point encore délivrées. J'ai envoyé un Domeſtique à la Poſte; mais il y eſt avec cinq cens autres. Je ſuis dans la plus grande impatience de le voir revenir. Il va, ſans doute, m'apporter des volumes de votre part...

Je vois James ſur le ſentier... Je vais à ſa rencontre.

B. Fermor.

Six lettres de vous ! Je vous embrasse cent fois. Emilie en va lire trois pendant que je lirai les trois autres.

## LETTRE CXLI.

*Madame Temple, à Miſs Bell Fermor.*

A Londres, ce 8 Avril.

JE cachetois ma lettre, lorſque j'ai reçu celle que vous m'avez écrite le premier Février.

Je ſuis dans une inquiétude extrême, ma chere Bell, des ſuites de la nouvelle que vous me donnez que Miſs Montague a rompu ſes engagemens avec le Chevalier Clayton, & de l'amour extrême que mon frere a pour elle.

Je n'ai oſé montrer cette lettre à ma mere. Je ſuis ſûre que la ſeule idée d'un mariage qui la ſepareroit

pour toujours d'un fils qu'elle idolâtre lui auroit porté un coup fatal. Elle eſt changée, depuis ſon départ d'Angleterre, au-delà de tout ce que vous pouvez vous imaginer. Elle eſt pâle, maigre, toute ſa vivacité s'eſt évanouie. A-peine mon mariage lui a-t-il cauſé quelque plaiſir. Admirez, cependant, ſa délicateſſe & à quel point elle deſire le bonheur de mon frere. Elle n'a jamais voulu me permettre, quand je lui ai écrit, de lui parler de ſa ſituation, dans la crainte que cela ne le contraignît & ne l'empêchât de ſe ſatisfaire... Je la ſurprends ſouvent dans ſon appartement baignée dans ſes larmes... Elle affecte auſſi-tôt de me ſourire; mais je connois ſon âme & elle ne peut pas me tromper... Enfin, ma chere Bell, je ſuis ſûre que je ne ſerai pas long-temps ſans perdre ma mere,

ſi mon frere ne revient promptement. On ne parle jamais de lui qu'elle ne ſoit attendrie juſqu'aux larmes.

Je ſçais que Miſs Montague eſt extrêmement aimable, & après le ſacrifice qu'elle a fait pour mon frere, ce ſeroit une cruauté que je me reprocherois toute la vie, que de l'exciter à briſer les liens qui l'attachent à elle : mais dans la ſituation où ils ſe trouvent l'un & l'autre, n'ont-ils donc pas conſidéré que la conſéquence infaillible de leur union actuelle ſeroit leur ruine réciproque ?...

Quel que ſoit l'état des choſes, je vous prie, ma chere, de conjurer mon frere de repaſſer en Angleterre. Je vous aſſure que la vie de ma mere dépend de ſon prompt retour.

J'ai été tentée cent fois d'écrire à Miſs Montague. Je l'aurois priée de faire uſage, même contre elle, de l'aſcendent qu'elle a ſur ſon eſprit.

Si elle l'aime, elle doit vouloir ſon véritable bonheur. Elle doit ſentir ce qu'un eſprit comme le ſien auroit à ſouffrir ſi ſon amour pour elle devenoit fatal à une auſſi excellente mere..... mais je ne ſuis point inquiète de la façon de penſer de Miſs Montague. Elle le preſſera, elle exigera de lui qu'il revienne. Elle en fera une condition néceſſaire de la continuation de ſa tendreſſe pour lui.

Donnez-lui, je vous prie, cette lettre à lire. Dites-lui que je me fie à ſon affection pour mon frere, à ſa généroſité pour me ſauver une mere qui m'eſt plus chere que ma propre exiſtence.

Ajoutez-lui que tout mon cœur eſt à elle. Je la recevrai comme un Ange tutélaire. Nous ne nous ſéparerons jamais, nous ſerons amies, nous ſerons ſœurs. Je n'oublierai rien de ce qui pourra la rendre heureuſe en Angleterre avec mon frere. J'ai des eſpérances dont le ſuccès, appuyé ſur des choſes raiſonnables, favoriſera leur union. Mais ſi Miſs Montague épouſe mon frere au Canada, ſi elle lui permet de réaliſer le deſſein qu'il a conçu, ſi elle ſouffre ſeulement qu'il le ſuive, elle perce d'un coup de poignard le ſein où il a puiſé la vie.

Pardonnez, ma chere Bell. Je ne ſçais ce que j'écris; mais je ſuis dans l'affliction. Vous êtes tout mon eſpoir..... Si Emilie, cependant, eſt telle que vous me la repréſentez.....

Ma mere entre & je ſuis forcée de ceſſer d'écrire. Il ne faut pas qu'elle voye cette lettre.

Adieu.

LUCIE RIVERS TEMPLE.

## LETTRE CXLII.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 21 Mai.

C'Eſt Emilie elle-même, ma chere Lucie, qui a lu la premiere votre lettre du 8 Avril. C'étoit une des trois que je lui avois donnée à lire lorſque j'ai reçu les ſix que vous m'avez écrites.

Elle l'a lue toute entiere en fondant en larmes & s'eſt retirée dans ſon appartement ſans rien dire. Elle a écrit ce matin & je crois que c'eſt à vous. Elle a demandé, du moins, quand la Poſte partoit pour l'Angleterre, & elle m'a paru contente de ce qu'on lui a dit que c'étoit aujourd'hui.

Je ſuis extrêmement ſenſible à la ſituation de Madame Rivers. Annoncez-lui le prompt retour de ſon fils. Je le connois aſſez bien, je connois aſſez bien Emilie pour répondre qu'ils ne la ſacrifieront pas à leur bonheur... Ils ſouffriroient toutes les traverſes qu'on peut eſſuyer dans la vie, plutôt que de l'affliger.

Ne vous formez, cependant, pas l'idée de pouvoir rompre un attachement tel que le leur. Il eſt moins fondé ſur la paſſion que ſur la plus tendre amitié. C'eſt la reſſemblance des caractères, la ſympathie la plus douce & la plus parfaite qui concourent à le former.

Faites votre poſſible, au contraire, ma Lucie, pour contribuer à leur bonheur. Tâchez d'écarter les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à leur union en Angleterre. Vous les y verrez ſûrement auſſi-tôt que les arran-

gemens qu'ils peuvent avoir à prendre ici le leur permettroit.

Je m'attends à une choſe. C'eſt que votre frere voudra ſûrement épouſer Emilie avant ſon départ : je lui ai envoyé toutes vos lettres & celle de Temple. Il vous écrira probablement par le même ordinaire.

Adieu, chere Lucie.

B. Fermor.

# LETTRE CXLIII.

*Sir Temple, au Colonel Rivers.*

A Londres, ce 8 Avril.

LE bonheur de mon mariage, mon cher Rivers, ne s'eſt point encore altéré. L'inclination a formé ces nœuds, l'inclination ſemble les ſerrer encore davantage. Quelle n'eſt point ma peine, quand je goûte toutes les douceurs de la plus parfaite félicité, de t'engager à ne point te livrer à la tendreſſe qui t'anime & qui te promet le même bonheur dans ton union avec Miſs Montague !

Mais, mon cher ami, je courrois le riſque de perdre ton amitié, je troublerois la tranquilité de tes jours

à l'avenir ſi je ne t'excitois pas à renoncer à t'établir en Amérique. Madame Rivers m'a toujours défendu de te parler de ſa ſituation ; mais puis-je ne pas te dire enfin qu'il n'y a que ton prompt retour qui puiſſe nous la conſerver ?

Je ſçais que l'état de tes affaires ne te permettra pas d'épouſer cette charmante Emilie en Angleterre ſans paroître au-deſſous du rang que tu y as tenu. Vous ne pourrez y être l'un & l'autre dans la ſituation que votre naiſſance ſemble l'exiger.

Mais j'eſpere que tu me permettras, enfin, de laiſſer agir mon amitié. Je puis, ſans gêne, t'offrir une partie de ma fortune. Tu donnerois la main à ton Emilie & nous ſerions tous heureux... Aurois-je à craindre que tu ne trouves pas que je mérite

le plaiſir délicieux de contribuer à ton bonheur ?

Je ne te dis rien de plus à ce ſujet. Je ſerai plus preſſant quand je te verrai & je ne doute point que tu ne partes à la réception de ma lettre.

Il ſeroit peut-être à ſouhaiter pour vous deux, à qui la fortune a été moins favorable que la nature, que vous puiſſiez vaincre cette tendreſſe : mais ſi vos cœurs ſont attachés pour toujours l'un à l'autre ; ſi votre amour eſt de nature à dédaigner toute autre conſidération, reviens, mon cher Rivers, reviens au ſein de l'amitié. Elle trouvera les moyens de te rendre heureux. Au moins ſouffriras-tu que j'emploie tout ce que je peux avoir de crédit pour obtenir du Gouvernement

ment les Places qu'il devroit t'offrir de lui-même. Lucie me ſecondera. Elle m'aidera à vaincre ta réſiſtance. Et qui pourroit ne lui pas céder ? Elle devient tous les jours plus aimable. Le deſir qu'elle a d'être aimée la rend mille fois plus charmante. Un viſage animé par la tendreſſe a mille charmes que la nature refuſe à la beauté ſeule. L'amour embellit toutes les figures, il donne en même temps de la vivacité & de la douceur aux yeux. Le teint eſt plus vif, l'air a plus de dignité. Les graces ont des mouvemens plus agréables... Il répand autour de la beauté des rayons qui tiennent preſque de la Divinité.

Ma Lucie indifférente étoit la plus belle des femmes. Elle eſt à préſent la plus aimable & la plus aimée.

Viens jouir de mon bonheur. Je n'ai jamais aſpiré plus vivement au plaiſir de te voir.

J. TEMPLE.

# LETTRE CXLIV.

*Miſs Emilie Montague, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 21 Mai.

LA lettre, Madame, que vous avez écrite à Miſs Fermor & que j'ai lue avant elle, a déchiré le bandeau que l'amour avoit mis ſur mes yeux. Elle a diſſipé l'illuſion des douces eſpérances que j'avois conçues.

Vous ne m'auriez pas rendu juſtice ſi vous aviez penſé que j'euſſe été capable de ſouffrir que votre frere ſacrifiât la paix & la tranquilité de ſa mere à mon bonheur. Vous devez être ſure qu'il partira ſans retard pour retourner en Angleterre. Vos lettres ſuffiſent pour l'y déterminer. Je ſçais bien,

pourtant, que ſa tendreſſe pour moi combattroit un peu ſa réſolution. Il eſt par bonheur à Montréal, & pour lui éviter dans cette circonſtance les chagrins de la ſéparation je partirai moi-même à ſon inſçu pour l'Angleterre. Un vaiſſeau qui a hiverné ici doit mettre à la voile dans dix jours & j'en profiterai.

On ne peut être plus obligeante que vous l'êtes dans les offres que vous me faites de me recevoir chez vous. Mais j'eſpere que vous y réflechirez ; il me ſemble qu'il ne ſeroit pas convenable que je les acceptaſſe.

Aſſurez, je vous prie, Madame Rivers que ſon fils ne perdra pas un moment pour retourner auprès d'elle. Elle le verra preſqu'auſſi-tôt que vous recevrez ma lettre. Trouvez bon que je l'aſſure auſſi que je ne me pardon-

nerai jamais de lui avoir cauſé de la peine en retenant ſon fils.

Je ſuis trop affligée pour vous en dire davantage. Je ſuis &c.

E. Montague.

# LETTRE CXLV.

*Le Colonel Rivers, à Miſs Emilie Montague.*

A Montréal, ce 20 Mai.

J'AI trouvé, ma chere Emilie, un terrein qui réunit l'utile & l'agréable. La richeſſe du ſol eſt égale aux beautés champêtres que la nature y étale de toutes parts.

Le bois ſeul que j'en retirerai ſuffira pour faire les dépenſes du défrichement. Une famille aimable s'eſt établie à une lieue de-là & j'ai d'éja reçu les offres d'un grand nombre d'Acadiens qui demandent à être nos Fermiers. Enfin, ma belle Emilie, tout ſemble favoriſer notre projet.

J'ai paſſé quelques jours chez un

Officier Allemand qui eſt entré au ſervice d'Angleterre. Il a formé le même projet que moi, & il a déja fait bien des progrès. Il augmente tous les jours ſon domaine par de nouveaux défrichemens. La maiſon qu'il a bâtie eſt d'un goût ruſtique qui m'a plu. Tous ſes travaux m'ont fait le plus grand plaiſir. J'ai cru voir mon propre établiſſement s'accroître, s'embellir à vue d'œil... J'ai cru voir mon Emilie en orner les aimables ombrages... Je me la ſuis peinte comme la mere du genre humain dans la douce contemplation d'une création nouvelle & riante autour d'elle. Il me ſemble que nous ſommes dans la même ſituation que celle où étoient nos premiers peres dans les jardins d'Eden.

Je ſerai avec vous le premier Juin... Le lendemain, chere Emilie, ne ſera-t-il pas le jour heureux où vous ferez le bonheur de ma vie ?

Les Acadiens ſont dans l'anti-chambre, & demandent à me parler. Adieu. Que les doux Anges gardent mon Emilie.

RIVERS.

# LETTRE CXLVI.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 24 Mai.

EMilie vous a écrit, chere Lucie; elle m'a paru plus tranquile depuis ce moment. Elle ne m'a point fait part de ſa réſolution. Elle m'a ſeulement dit qu'elle vouloit paſſer une ſemaine à Québec & je n'en ſçais point la raiſon. Elle attendra probablement le retour de votre frere pour ſe déterminer. Il ne doit revenir que dans huit ou dix jours.

Elle a reçu de ſes nouvelles. Le choix de ſon établiſſement eſt fait : il paroît qu'il a même pris des meſures pour en tirer promptement parti :

mais que cela ne vous inquiete pas. Il n'en partira pas moins. Il eſt vrai qu'il ne reſtera pas en Angleterre ; mais j'eſpere qu'il amenera Madame Rivers avec lui. Son projet ici eſt trop avantageux pour l'abandonner. Le voyage n'eſt rien, & le climat eſt ſain au de-là de tout ce qu'on peut dire. Je ſuis perſuadée que Madame Rivers s'y plaira.

Je m'imagine qu'il ſe mariera à ſon retour de Montréal. Il partira quelques jours après. Il me laiſſera Emilie, & viendra la rejoindre l'année prochaine. Voilà, du moins, le plan que mon cœur s'eſt formé.

Je ſuis fachée que Madame Rivers n'ait pas ſoutenu ſon abſence avec plus de courage. Son impatience a dérangé tous nos projets. Emilie & moi avions déja éxercé notre imagination ſur ce que nous ferions aux bords du lac Champlain. Fitzgérald m'avoit

promis de demander des terres dans le même canton... Enfin nous aurions formé là un nouveau monde d'amitié, & s'il n'avoit pas été nombreux, il auroit du moins été heureux.

Mais rien n'eſt ſtable dans cette vie ... Ce contre-temps me jette ce matin dans l'eſprit la plus grande envie de phiſoſopher.

Voilà auſſi pour cet été tous mes petits projets d'amuſement évanouis : votre frere étoit l'ame de ces parties. Vous riez de ces babioles : moi, j'y prends plus d'intérêt ; cela me chagrine.

Mais que mon Emilie ſoit heureuſe ! Je ne me plaindrois plus qrand même je la perdrois... Mille craintes, mille réflexions ſombres m'agitent... Ah ! ſi vous la connoiſſiez vous ne ſouhaiteriez pas un moment de rompre leur attachement...

Elle va ce matin à Québec. J'ai

promis de l'accompagner &, peut-être, m'attend-elle déja.

Je ne puis vous écrire davantage... Mon cœur, depuis que j'ai reçu votre lettre eſt affaiſſé ſous un poids désagréable. C'eſt la ſeule lettre chagrinante que j'aye jamais reçue de ma Lucie & elle m'affecte. Je crois que je vous aime moins depuis que je l'ai lue... Il me ſemble que le ſtyle en eſt dur, ſec... Vous ne deviez pas m'écrire ainſi.

B. FERMOR.

# LETTRE CXLVII.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 25 Mai.

JE ne puis vous exprimer mon chagrin. O! mon Emilie, ma chere Emilie!.. Elle eſt partie pour l'Angleterre. Le vaiſſeau a mis à la voile ce matin, je l'ai conduite à bord. . . Je l'ai embraſſée mille fois.

Que n'ai-je point fait pour qu'elle attendît au moins l'arrivée de votre frere? Mais tout mon art, tout ce que l'amitié a pu me ſuggérer de plus perſuaſif a été inutile. Elle m'a dit qu'elle connoiſſoit trop la foibleſſe de ſon cœur pour courir le riſque de le voir;

qu'elle connoiſſoit auſſi la tendreſſe qu'il avoit pour elle, & qu'elle vouloit lui épargner la peine de combattre entre ſon affection & ſon devoir. Elle étoit réſolue de ne l'épouſer que du conſentement de ſa mere. Leur entrevue à Québec dans un moment tel que celui-ci ne pouvoit être qu'une ſource de peines pour tous deux. Il eſt l'idole de ſon cœur, mais elle ne veut pas être la cauſe qu'il agiſſe d'une maniere qui ne ſoit pas digne de ſon caractère.

Elle vous verra à ſon arrivée à Londres. Elle a une parente dans le Comté de Berks, elle ſe retirera chez elle & attendra le retour de Rivers.

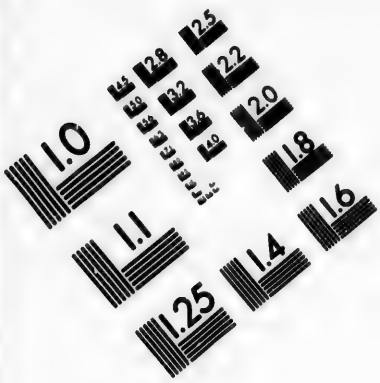
Ce qui l'a encore excitée à partir c'eſt qu'elle vous a marqué qu'elle s'embarqueroit ſur le premier vaiſſeau; elle n'auroit pas voulu vous manquer de parole.

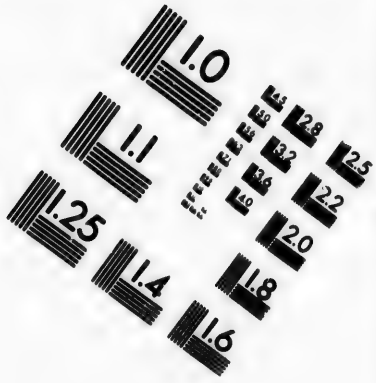
Elle ne m'a pas témoigné la moindre crainte du voyage pour elle-même. . . Mais je l'ai vue trembler de frayeur à l'idée que Rivers alloit auſſi partir, & qu'il pourroit courir des riſques.

Elle ſe mit hier pluſieurs fois à lui écrire. . . Ses larmes l'empêchoient de continuer. Elle prit enfin aſſez de réſolution pour lui déclarer ſon deſſein. Mais ce fut en des termes qui me perſuaderent qu'elle n'auroit jamais pu l'exécuter s'il avoit été ici.

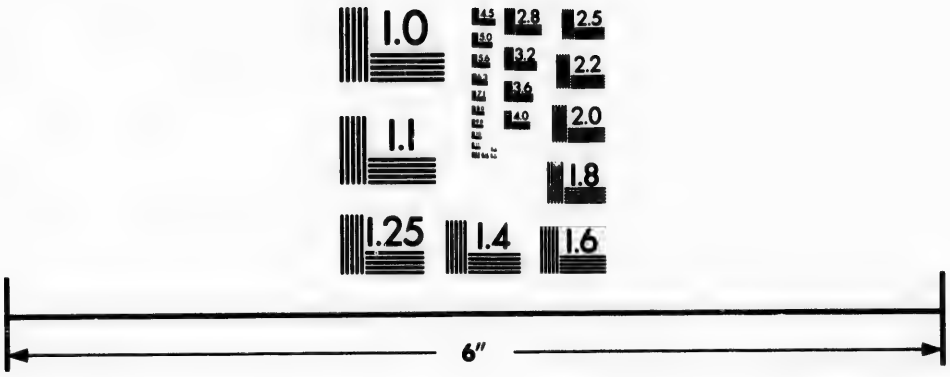
Elle a monté ſur le vaiſſeau avec une tranquilité apparente qui m'a étonnée. Mais à peine y a-t'elle été entrée que toute ſa fermeté a diſparu. Elle s'eſt retirée avec moi dans ſa chambre & elle s'eſt livrée à toute l'agonie de ſon ame.

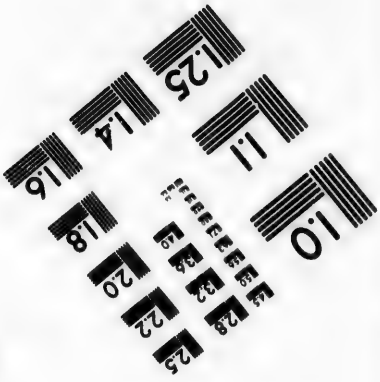
On a déployé les voiles & on m'a avertie de me retirer. Elle s'eſt




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

levée avec précipitation & me ſerrant entre ſes bras : » dites-lui, ma chere, » dites-lui que ſon Emilie »... Elle n'a pu en dire davantage.

Je n'ai jamais ſenti une auſſi vive douleur que dans le moment de cette ſéparation... Aimez-là, ma Lucie. Jamais vous n'aurez pour elle toute l'amitié dont elle eſt digne.

Elle s'eſt tenue ſur le tillac juſqu'à ce que le vaiſſeau ait doublé la pointe de Levy... Ses yeux étoient paſſionément fixés ſur mon bateau.

*Midi.*

Voici une lettre de votre frere pour Emilie. Elle l'attendoit & m'avoit priée de l'ouvrir & de la lui envoyer. Je la joins ici. Elle en contient une autre que Temple avoit écrite à Rivers ſur le même ſujet.

Adieu. Je ne vous écrirai que quand j'aurai l'esprit plus tranquile.

B. FERMOR.

# LETTRE CXLVIII.

*Le Colonel Rivers, à Miſs Emilie Montague.*

A Montréal, ce 28 Mai.

VOus le ſçavez, ma chere Emilie, mon eſprit, mes deſirs, mon ambition n'avoient pas d'autre objet que de vous voir dans une ſituation digne de vous. Ma fortune y mettoit des obſtacles en Angleterre. Je me flatois au moins, de pouvoir accomplir mes vœux au Canada.

Mais, ma belle Emilie, liſez la lettre que je vous envoie. Elle fait évanouir toutes mes eſpérances. Il faut que je retourne ſur le champ en Angleterre. Mon cœur ſe refuſeroit en vain à ce voyage. Je ſuis ſûr que vous

me forceriez à le faire. Je ne vous paroitrois qu'un objet indigne de votre tendreſſe ſi, pour ma ſatisfaction particuliere, j'expoſois ma mere à de plus longs chagrins.

Il faut donc, malgré moi, que je me ſoumette à la triſte néceſſité de voir mon Emilie dans une ſituation ſi peu digne d'elle. Il faut que je conſente à la voir privée des plaiſirs, des avantages & de la conſidération que donne la fortune & qu'elle a ſi généreuſement ſacrifiés à ſa délicateſſe & à ſon amour deſintéreſſé pour moi.

Mais, au moins, chere Emilie, ſoyez aſſurée que j'adoucirai les déſagrémens qui accompagnent une fortune bornée par tout ce que l'eſtime la plus parfaite, l'amitié la plus vive, l'amour le plus tendre pourront m'inſpirer, & par ces attentions empreſſées, ce ſoin continuel de vous

plaire dont le cœur ſeul connoit le prix.

Les richeſſes n'ont point d'empire ſur des eſprits comme les nôtres. Nous poſſédons un tréſor plus eſtimable que tous les dons de la fortune ; le plaiſir délicieux d'aimer & d'être aimés.

Animés tous deux des ſenſations délicates d'un amour tendre & d'un déſir agréable, nous trouverons tous les biens réels dans la poſſeſſion l'un de l'autre.

Je vais accélérer mes affaires ici pour aller vous rejoindre. J'aurai donc le plaiſir de préſenter mon aimable amie, la maitreſſe de mon cœur & mon épouſe adorée à une mere que je révere... Ah ! mon Emilie, vous lui ſerez bientôt plus chere que moi.

Adieu. Ma tendreſſe, mon impatience ſont inexprimables; mon re-

tour en Angleterre me force cependant de reſter ici deux jours de plus que je n'y aurois reſté. Je ne ſçais comment je pourrai ſoutenir ce retard.

Rivers.

# LETTRE CXLIX.

*Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.*

A Québec, ce 28 Mai.

JE te remercie, mon cher Temple, de ta derniere lettre. Je ne puis même trop t'en remercier quoiqu'elle détruiſe le projet de félicité que je m'étois formé ici.

Je n'aurois point quité l'Angleterre ſi j'avois pu ſoupçonner que ma mere s'affligeroit auſſi cruellement de mon abſence. Je n'avois paſſé en Amérique que pour lui procurer plus d'aiſance.

Je ſacrifie avec plaiſir à la tranquilité de ſon eſprit le deſſein que j'avois de m'établir ici... Mais il n'y

a rien qui puiſſe jamais me détourner d'épouſer la plus aimable des femmes.

J'aurois voulu avoir une fortune digne d'elle : mais ce déſir n'eſt que de moi. Il n'eſt jamais venu d'Emilie. Elle partageroit avec moi la pauvreté & les richeſſes avec une égale ſatisfaction ; j'eſpere qu'elle conſentira que je l'épouſe avant que je quitte le Canada.

Je connois, mon ami, tous les avantages des richeſſes. Je ſuis trop raiſonnable pour les mépriſer. Je ne voudrois, cependant, par les apprécier au de-là de leur valeur.

L'opulence nous procure une variété de plaiſirs qu'on ne peut obtenir ſans ſon ſecours. Elle donne du pouvoir, des honneurs, du crédit, de la conſidération ; mais ſi, pour jouir de ces biens qui lui ſont ſubordonnés & qui, avec tout leur éclat, ne ſont que

factices, il falloit renoncer aux doux plaisirs du cœur, les seuls plaisirs réels dont nous puissions jouir, je ne serois pas incertain un seul moment... La nature feroit mon choix.

Tu es riche, mon cher Temple; mais ta fortune t'a-t'elle jamais donné un plaisir qui égale le ravissement où te jette celui d'être aimé de ma sœur?

Le cours de la vie, mon ami, n'est qu'un passage triste & languissant si l'on n'y respire pas l'air doux de l'amour.

RIVERS.

## LETTRE CL.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple*

A Sillery, ce 3 Juin.

JE ne parle, je n'écris que d'Emilie. Je n'ai jamais ſi bien ſenti combien je l'aimois que depuis qu'elle eſt partie. Je cours, avec précipitation, dans tous les endroits où nous avons été enſemble. Je ne peux pas faire un pas ſans me ſouvenir d'elle. Tous ſes diſcours, que la franchiſe, la confiance & l'affection, rendoient ſi charmans, me reviennent à l'eſprit & mes larmes coulent malgré moi. Nos courſes, nos promenades, nos petites parties de plaiſir ſe retracent à la fois, dans ma mémoire : je revois toutes

les mêmes ſcènes autour de moi ; mais elles ont perdu ce qui me les rendoit agréables.

Je vais dans chaque bocage ; chaque boſquet où elle ſe plaiſoit m'attire ; mais je ne l'y trouve pas. Une douleur mélancolique s'empare de mon ame, & pour n'y pas ſuccomber je me retire.

Fitzgérald ne me quite point, & il a l'attention de ne point eſſayer à affoiblir cet enthouſiaſme d'amitié. Il me mène dans tous les endroits qui peuvent me rappeller l'idée de cette divine Emilie. Il m'en parle avec un feu qui me fait encore plus connoître ſa ſenſibilité & la bonté de ſon cœur...Il fait ſes efforts, par ſes ſoins, pour adoucir l'amertume que me cauſe l'abſence de mon amie.

Qu'il y a donc de douceurs, chere Lucie, à être ſincerement aimée ! Paſſionné epour m'attirer, s'il étoit poſſible,

l'admiration générale, celle de tout le genre-humain me flateroit moins aujourd'hui que la plus légére marque de tendreſſe de mon amant!

Adieu. Cette lettre ne pourra partir que dans quelques jours.

*4 Juin.*

Il y a bal ce ſoir chez le Gouverneur. Je m'habille, à regret, pour y aller... L'abſence d'Emilie m'atriſte de plus en plus.

*5.*

Nous avons eu pendant le bal un orage affreux qui ſembloit ſecouer tout le globe. Puiſſe le Ciel avoir préſervé mon Emilie de ſa furie! elle me cauſe mille inquiétudes allarmantes.

*A midi.*

Votre frere eſt arrivé. Il y a une heure qu'il eſt ici. Il y eſt venu ſans

passer à Québec. Nous avons eu mille peines à lui faire croire qu'Emilie étoit partie.

Il est impossible que vous puissiez vous figurer son agitation quand il a été enfin convaincu qu'elle avoit entrepris ce voyage sans lui. Il vouloit la suivre dans un bateau découvert dans l'espérance de pouvoir la ratrapper à l'Isle de Coudre...Il seroit parti si mon pere ne l'avoit retenu presque de force. L'impossibilité de la rejoindre n'auroit pu l'en empêcher. Elle a toujours eu un vent favorable & je crois qu'elle a du être en pleine mer avant l'orage de cette nuit.

Il ne sera ici que quelques jours. Il a déja envoyé son domestique à Québec pour assurer son passage sur le premier vaisseau qui partira, son impatience ne peut se concevoir.

Il comptoit se marier ici & la conduire lui-même en Angleterre. Son

esprit se forge mille & mille dangers dont il s'imagine que sa présence la préserveroit. Il déraisonne comme un enfant. . .

C'est lui qui vous portera cette lettre, à moins qu'il ne se présente quelqu'occasion plus prompte. . . Mais il la saisiroit lui-même s'il y en avoit. Adieu, ma chere.

B. FERMOR.

## LETTRE CLI.

*Miſs Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 6 Juin.

LE paſſage de votre frere eſt arrêté ſur un très-bon vaiſſeau qui partira le 10. . . Cette lettre & celle que je vous écrivis hier ne précéderont ſon arrivée que de quelques jours. . . Il pourra, peut-être, même devancer la petite barque qui part aujourd'hui pour porter des dépêches du Gouverneur.

Rivers engage Fitzgérald à demander les terres qu'il a choiſies ſur le lac Champlain... Il renonce à toute idée de revenir ici. Mais j'employerai tout mon crédit pour que Fitzgérald ne faſſe pas cette ſottiſe. A pré-

sent que mes deux amis quitent l'Amérique je n'y veux plus rester moi-même. J'y aurois fixé mon séjour avec plaisir s'ils en eussent fait le leur. Mais je n'ai plus de motif pour souhaiter de m'y établir. . . . La seule idée de former une petite société d'amis m'y excitoit.

L'esprit d'émulation y auroit soutenu mon courage. . . Il auroit donné du feu & de l'activité à mon imagination.

Emilie & moi aurions été en rivalité pour prouver qui de nous deux avoit le génie le plus vif pour créer de nouvelles choses. Nous aurions vu qui est-ce qui auroit fait éclorre de plus belles fleurs, qui auroit façonné le plus gaiement les bois & les rochers en bocages, qui auroit ménagé les plus belles perspectives, & mieux orné des grotes, qui auroit fait serpenter le plus

agréablement les ruiſſeaux & leur auroit fait faire le plus de Caſcades... Enfin nous aurions vu à qui réuſſiroit le mieux à faire paroître cette terre heureuſe dans ſa plus riche parure. Nous nous propoſions d'éxercer continuellement la fertilité de l'imagination féminine pour rendre le doux ſéjour de l'amour & de l'amitié plus charmant; & nos héros, de leur côté, quittant l'épé pour le coutre, ſe ſeroient excités par l'exemple l'un de l'autre à des travaux plus ſolides, auroient défriché les terres, élevé des beſtiaux, cultivé du bled & joué le rôle de bons Fermiers. Les tréſors qu'eût produit cette terre ſauvage leur auroient été plus précieux que ceux qu'ils avoient conquis à la Havane... C'eſt-là où j'ai oui dire que Rivers & Fitzgérald s'étoient extrêmement diſtingués dans leur état.

Enfin, ma chere, ils ſe ſeroient ap-

pliqués à l'utile pour nous ſoutenir, & nous à l'agréable pour leur plaire & nous amuſer. C'eſt ainſi que les deux ſexes devroient toujours ſe partager leurs occupations. La nature ſemble les y avoir deſtinés, quoique l'exemple des Sauvages qui ſont, dit-on, plus près de la nature, ſemble contrarier cette idée : mais je crois qu'ils agiſſent en cela contre ſes loix.

Que ferois-je à préſent ici ? Quelle Fermiere en Canada ſeroit digne d'être ma rivale ? Ainſi tous nos plaiſirs imaginés ſont évanouis. D'ailleurs l'amitié étoit l'ame de ces petits projets & je ne crois pas qu'elle puiſſe jamais lier votre amie à une Canadienne. Il faudroit d'abord en faire naître quelqu'une avec une ame qui pourroit en goûter les douceurs.

Mille choſes de ma part à Tem-

ple, à Madame Rivers & à mon Emi-
lie ſi elle eſt arrivée.

B. FERMON

# LETTRE CLII.

*Sir Guillaume Fermor, au Comte de B....*

A Sillery, ce 6 Juin.

ON auroit perdu, Mylord, la gageure qu'on a voulu faire avec vous qu'il n'y avoit plus de Miſſionnaires Jéſuites parmi les Sauvages du Canada. Il y en a encore, ils n'oublient rien pour inſpirer aux Sauvages de l'averſion pour les Anglois. Je ne ſçais à quel deſſein : mais je tiens cette anecdote de pluſieurs Indiens qui m'ont dit qu'ils étoient ſurpris de ce que nous ne leur envoyaſſions pas auſſi des Miſſionnaires.

Les idées qu'ils ont du Chriſtianiſme ſont extrêmement bornées & il eſt facile de les faire paſſer d'un mode

à l'autre de cette Religion. Ils ſont trop peu inſtruits pour qu'ils tiennent long-temps à celui qu'on leur a enſeigné. Ils reſpectent les Miſſionnaires de quelques nations qu'ils ſoient. Ils les regardent comme des peres affectionnés qui viennent les inſtruire dans la meilleure maniere d'adorer & de ſervir la Divinité qu'ils croyent plus favorable aux Européens qu'à eux... Enfin ils les conſidérent comme des Ambaſſadeurs des Souverains qui les envoyent. L'arrivée d'un Miſſionnaire leur paroît une marque d'honneur & de l'eſtime qu'on a pour eux. Notre négligence à cet égard n'eſt pas excuſable. C'eſt à cette attention ſage que les François ont dû l'extrême attachement de preſque toutes les nations ſauvages... & cet attachement a encore de profondes racines.

Les Miſſionnaires François ſe ſont appliqués à apprendre leur langue,

leurs mœurs, à connoître leur caractère, ils ont vécu à leur maniere & comme eux. Ils ſe ſont acquis par-là leur confiance & leur eſtime, & une pris ſur eux un aſcendant inconcevable... Il faudroit que les nôtres fiſſent de même, mais il faudroit des gens habiles, bien choiſis & bien payés.

La reſſemblance des mœurs entre les Sauvages & les Canadiens eſt frappante. Mais ce ne ſont pas les François qui ont plié les Sauvages à leurs mœurs. Les payſans, au contraire, ont pris l'indolence ſauvage en temps de paix, leur fureur & leur activité en temps de guerre. Ils tiennent d'eux l'amour qu'ils ont pour les plaiſirs champêtres, la haine du travail, leur affection pour une vie vagabonde & libre qui a été tolérée ou qu'on n'a pu empêcher.

Des Officiers même des Colonies Françoiſes & Angloiſes n'ont pu ſe

défendre de les imiter. On en a vu des deux nations qui, à la honte de l'humanité, ont mené la danse de mort des prisonniers de l'une & de l'autre, qui ont participé à l'hotrible repas, qui se sont livrés enfin à toutes les cruautés des Sauvages ou plutôt à leur propre barbarie... Ce n'est point aux Sauvages, en effet, qu'il faut reprocher ces atrocités... Ce pauvre peuple dont l'ignorance est l'excuse y a été entraîné par les persuasions des Colonies Françoises & Angloises qui, animées d'une fureur vraiement diabolique, lui ont promis des récompenses quand ils apporteroient les chevelures sanglantes de leurs ennemis...

Cette circonstance pourroit appuyer le système du fameux citoyen de Genève, que les nations les moins civilisées sont les plus vertueuses; mais les vices qui sont particuliers aux Sau-

vages le dément si souvent que cette étaye n'empêche pas, selon moi, que son édifice ne s'écroule.

On ne peut guère faire l'éloge des vertus d'un peuple qui se livre avec un excès inconcevable à la boisson des liqueurs fortes toutes les fois que l'occasion s'en présente, & qui se lamente ensuite sur les meurtres & sur les autres atrocités qu'il commet dans son yvresse.

Il seroit injuste de dire que c'est nous qui les avons corrompus & que nous les avons conduits au crime. Les François & les Anglois sont deux peuples sobres. Nous leur avons, à la verité, fourni le moyen de s'enivrer qu'ils ne connoissoient pas; mais qui pourroit devenir le panégiriste de leur tempérance quand ils n'avoient d'autre liqueur à boire que de l'eau?

Ce que j'ai observé d'eux, ce qu'on m'en a dit, m'a convaincu que ce sont

les nations les plus civiliſées qui ſont les plus vertueuſes. . . . . Le ſyſtême du célebre Jean-Jacques eſt abſolument idéal.

Il ſemble que tous les Syſtêmes au lieu de contribuer à la découverte de la vérité ne ſont imaginés que pour l'obſcurcir. . . Je voudrois, au moins, que ceux qui s'exercent ainſi l'eſprit euſſent la ſincérité du pere Lafiteau. Il nous a donné une très-fauſſe idée des mœurs des Sauvages dans la comparaiſon qu'il en a faite avec celles despremiers ſiecles...Mais il nous prévient de ne l'en pas croire ; il avoue bonnement qu'il n'en a dit que ce qui pouvoit contribuer à établir ſon ſyſtême.

Je déteſte les écrivains qui veulent faire de la vérité, l'eſclave d'une idée favorite de leur imagination. . . La vérité eſt trop précieuſe pour l'aſſervir à l'opinion.

Mes relations peuvent être fauſſes ou imparfaites... Mais ce n'eſt que par mépriſe ou parceque je ſuis mal informé. Je ſerois au déſeſpoir d'y bleſſer la vérité de propos délibéré. Le ſyſtême d'un philoſophe fait plus de la moitié de ſa chere éxiſtence ; & il y ſacrifie tout. Nous ſommes bien malheureux d'être obligés de nous défier de ceux qui devroient nous éclairer.

On ne peut nier, cependant, que les Sauvages n'ayent des vertus ; mais il faut s'être bien familiariſé avec les paradoxes pour oſer avancer qu'ils en ont plus que les nations civiliſées.

Vous voyez, Mylord, que je vous dis avec beaucoup de franchiſe ce que je penſe. . .Vous me demandez quel eſt le caractère moral des Canadiens. Ils ſont ſimples & hoſpitaliers. Leurs intérêts les rendent fort attentifs ; mais il ne faut pas pour cela qu'ils ſoient incompatibles avec leur pareſſe : tout

céde à leur indolence qui eſt leur paſſion dominante ſi on peut donner le nom de paſſion à un engourdiſſement, à une apathie de l'ame, ou à une privation de toute activité.

Ils ſont plutôt devots que vertueux. Ils ont de la Religion ſans morale & un ſentiment de l'honneur ſans avoir une exacte probité. . . Ces vices ſont l'ouvage de la ſuperſtition. Où la ſuperſtition règne les vertus morales s'éclipſent. Le peuple s'imagine que quelques cérémonies extérieures peuvent y ſupléer.

J'ai entendu dire ici à un homme qui eſt devenu fort riche par des moyens repréhenſibles, qu'il s'inquiétoit peu qu'ils fuſſent contraires aux préceptes de l'Evangile. J'en ſerai quitte, dit-il, pour dévouer une de mes filles à la vie religieuſe en expiation de mes fautes.

Vous voyez, Mylord, que rien

n'eſt ſi commode. On s'imagine ici qu'on peut être vertueux par procureur.

Je ne ſçais ſi vous avez jamais entendu parler d'un homme qu'on appelle le Colonel Rivers... Il étoit arrivé quelque-temps avant moi au Canada. Il repaſſe en Angleterre dans quelques jours & je le chargerai d'une autre lettre pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G Fermor.

## LETTRE CLIII.

*Sir Fermor au Comte de...*

A Siller, ce 9 Juin.

VOus recevrez cette lettre, Mylord, des mains d'un des plus dignes & des plus aimables hommes que j'aie jamais connu. C'eſt le Colonel Rivers. L'honneur de l'introduire auprès de vous eſt une des choſes les plus heureuſes qui pouvoient m'arriver. Je connois toute votre délicateſſe dans le choix de vos amis. Il y a peu de perſonnes qui ſoient honorées de votre eſtime & de votre confiance ; mais je ſuis perſuadé que vous ſerez charmé de faire connoiſſance avec un homme qui, à ſon âge, mérite que vous lui accordiez l'une & l'autre.

Il ſçait lui-même tous les avantages qu'il obtiendra en connoiſſant un Seigneur qui, à la ſageſſe & l'expérience d'un âge plus avancé, réunit l'élévation du cœur, la généroſité, la noble confiance, le feu, l'enthouſiaſme & l'activité de la jeuneſſe.

Le Colonel Rivers a parcouru tout le Canada dans la vue d'y former un établiſſement qu'il eſt obligé d'abandonner. Il vous inſtruira de mille particularités ſur cette Colonie dont je ne pourrois, peut-être, vous donner l'idée auſſi-tôt que vous le deſireriez. Il ne manquera pas ſur-tout de vous parler des Couvens. Nous nous ſommes ſouvent entretenus de l'idée que vous aviez conçue qu'on pourroit y en établir de Proteſtans ſur le modèle de celui que nous avons vû enſemble à Hambourg. Il eſt cer-

tain que cela mériteroit l'attention du Gouvernement.

La Nobleſſe ici eſt nombreuſe & a beaucoup d'enfans. Il faut des Couvens pour élever les filles ; & même pour les y retenir lorſqu'elles ne ſe marient pas dans un temps convenable. Ces Maiſons ſeroient des aſyles très-commodes.

Mais il faudroit les interdire aux filles de la Bourgeoiſie & du Peuple. Je voudrois qu'il n'y eût que les filles des Seigneurs qui puſſent devenir Religieuſes. J'en ferois une eſpéce de privilége de leur naiſſance ; j'exigerois qu'elles prouvaſſent leur nobleſſe, au moins, depuis trois générations. J'en ferois une condition de leur vœu, & il réſulteroit de-là qu'elles ſeroient peu nombreuſes & qu'elles obtiendroient de la conſidération.

Je voudrois que leurs Vœux ſe bornaſſent à celui de l'Obéïſſance ſimplement, & que celui de garder le célibat en fût exclus. Il faudroit qu'elles puſſent ſe retirer pour ſe marier.

Elles le peuvent toutes à Hambourg, à l'exception de la ſupérieure. Vous ſçavez, Mylord, que c'étoit une jeune perſonne charmante qui l'étoit alors ; nous la plaignions de ce qu'elle avoit ſacrifié à la vanité d'un titre la douce perſpective qu'avoient ſes compagnes... Meſſieurs, nous dit-elle, je peux réſigner.

Je voudrois que la Supérieure ici en eût auſſi le privilége ; & ſi l'on n'accordoit cette dignité qu'à la plus vertueuſe & à celle qui mériteroit le plus de diriger la conduite des autres, les Couvens deviendroient alors l'école la plus utile pour former le cœur & les mœurs du beau ſexe. Ce ſeroit de

ces asyles que sortiroient les Meres de famille les plus dignes de l'être.

Mais sur le pied que sont les Couvens qu'en peut-on attendre d'utile? Voici une petite anecdote que vous ne serez, peut-être, pas fâché que je vous raconte.

J'allai il y a quelques jours rendre visite à une Dame Françoise. Sa fille, âgée de seize ans, & qui est charmante, me dit qu'elle alloit entrer au Couvent dans le dessein de prendre le Voile. Je lui demandai quel Couvent elle avoit choisi : c'étoit l'Hôpital-Général. » Je suis bien-aise », lui dis-je, que ce ne soit pas les Ursulines. Vous n'auriez jamais pu » vous accoutumer à l'austérité de » leur Institut. Oh ! ce n'est pas cela », dit-elle, » qui m'auroit retenue. Mais » l'Habit de l'Hôpital-Général.....

Je souris.

» Est si leger...

» Et si séant, Mademoiselle. »

Elle

Elle ſourit à ſon tour & je la laiſſai bien convaincue de la ſincérité de ſa vocation... Je me ſouleve contre l'inhumanité des parens qui forcent ainſi e jeunes créatures à embraſſer un état ſi contraire à la nature dans un âge où elles jugent très-bien de ce qui pourroir les rendre heureuſes.

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.

## LETTRE CLIV.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 9 Juin.

C'Eſt votre frere, ma chere Lucie, qui vous remettra cette lettre. Il part demain. J'eſpére des faveurs du tems qu'il adoucira les peines que me cauſent ſon abſence & celle d'Emilie... mais je ne peux actuellement penſer à leur perte ſans un abattement d'eſprit qui m'ôte toute idée de plaiſir.

Je vous en conjure encore, ma chere Lucie; faites vos efforts pour favoriſer leur union. C'eſt à votre ſollicitation & à à la tranquilité de Madame Rivers, qu'ils ont ſacrifié ici toutes les vues qui pouvoient con-

courir à leur bonheur. Souvenez-vous-en, ne les en faites pas repentir.

Je voudrois vous en dire davantage... mais je ſuis ſi appéſantie que je ſuis incapable d'écrire.

Aimez la douce & chere Emilie. Qu'elle ne regrette pas la généroſité de ſa conduite.

Adieu.

B. Firmor.

## LETTRE CLV.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 10 Juin, au ſoir.

AH! le cher Rivers!.. Il me ſemble que j'ai encore été plus touchée de ſon départ que de celui d'Emilie : il me ſembloit, pendant qu'il étoit ici, que je ne l'avois pas entiérement perdue... Je reſſens, à préſent, leur perte doublement.

Il m'a engagée d'avoir des attentions pour Madame Deſroches qui méritoit, diſoit-il, ma plus tendre amitié. Il lui a écrit & m'a laiſſé ſa lettre ouverte pour lui faire tenir. Il la remercie de la maniere la plus affectueuſe de l'amitié qu'elle a

témoignée & à lui & à ſon Emilie. Il lui offre ſes ſervices en Angleterre. On veut lui conteſter la conceſſion de ſes biens, il lui promet de faire ſes efforts pour la faire confirmer.

Il m'avoua qu'il étoit extrêmement fâché de laiſſer cette aimable femme au Canada & de perdre toute eſpérance de la revoir.

Je l'aime à cauſe de ſa ſenſibilité & de ſes attentions pour une perſonne qui avoit pour lui une affection ſi déſintéreſſée. L'ami Fitzgérald ne me quitte preſque pas. Il fait ſon poſſible pour me conſoler, & ſes attentions me ſont plus cheres par la cauſe même qui l'excite à les redoubler...

Mais adieu, ma chere Lucie, voici une occaſion de faire paſſer la lettre de votre frere à Madame Deſroches, elles ſont rares, & il ne faut pas laiſſer échapper celles qui ſe pré-

ſentent. Je vais lui écrire un mot. Un Gentilhomme François qui eſt venu voir mon pere, ſe chargera de mon paquet.

B. FERMOR.

*A minuit.*

Nous n'avons cauſé toute la ſoirée que de votre frere.

Je diſois que j'admirois en lui la tendreſſe de ſon ame & cette ſenſibilité, preſqu'égale à celles des femmes, & qui eſt ſi rare dans un ſexe dont toute l'éducation tend à endurcir le cœur.

Fitzgérald admiroit ſon eſprit, ſon jugement, ſa généroſité, ſon courage, la vivacité & la chaleur de ſon amitié.

Mon pere le louoit de ſa connoiſſance du monde, en la diſtinguant de ces notions confuſes qu'on a du

genre humain & que l'on prend si faussement pour sa connoissance... Il entendoit par celle que posséde Rivers, cette clarté de vue mentale, cette faculté pénétrante qui distingue d'abord la vertu du vice par-tout où elle réside.

J'estime encore beaucoup en lui, ajoutoit mon pere, cette noble franchise, cette austérité de caractère qui est la base de toutes les vertus.

Et cependant, mon cher papa, ai-je dit, vous auriez voulu qu'Emilie lui préférât le Chevalier Clayton, cette espéce d'automate dont la plus grande vertu consiste dans l'éloignement du vice & qui n'a jamais sçu compatir aux malheurs d'autrui?

Non, Bell, m'a-t-il dit. Il n'étoit pas possible qu'elle le préférât: mais elle avoit des engagemens avec

lui. J'étois fâché de voir une fille auſſi digne d'eſtime manquer à ſa parole. D'ailleurs, il avoit de la fortune, & dans ce ſiécle dégénéré, ma chere, les richeſſes ſont intéreſſantes. On ne dîne plus aujourd'hui comme les Belles des Romans qui, montées derriere leurs preux Chevaliers, deſcendoient au long d'une haye & mangeoient délicieuſement des ſinelles & ſe déſalteroient dans le premier ruiſſeau.

» Mais mon cher Papa...

» Mais ma chere fille...

Le cher Papa alloit s'échauffer & j'ai laiſſé tomber le diſcours. Mais je vous aſſure, ma chere Lucie, que le fruit ſauvage de l'Aubépine, & la croupe du plus mauvais cheval, avec un homme tel que Rivers, ſont préférables aux ſix chevaux & aux mets délicats de la

table du Chevalier Clayton, avec un homme tel que lui.

Bon soir.

B. FIRMOR.

# LETTRE CLVI.

## *Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 17 Juin.

JE viens de recevoir toutes vos nouvelles lettres, ma chere Lucie. Je vous dirai pour toute réponſe à ce qui en fait le principal ſujet, que vous aurez le plaiſir de voir votre frere dans une quinzaine de jours. Il n'héſitera ſûrement pas un moment à abandonner toutes les vues agréables qu'il avoit ici. Le repos de ſa mere lui eſt plus précieux que tout ce qu'il quitte.

Mais je vous l'ai déja dit, ma chere, appréciez tout le prix de ces ſacrifices... Vous recevrez, ſans dou-

te, ſon Emilie comme une amie, comme une ſœur qui mérite toute votre eſtime, toute votre tendreſſe, & qui a perdu tous les avantages d'une fortune brillante, & s'eſt expoſée à la cenſure du Public par un attachement déſintéreſſé pour votre frere.

Je ſuis extrêmement mortifiée, ſans en être ſurpriſe, de ce que vous me dites de Lady T... Je l'ai connue très-particuliérement. L'avarice & l'ambition de ſes parens l'immolérent, à dix-huit ans, à la vieilleſſe, aux infirmités, à l'humeur chagrine & au rang d'un Mylord. Sa mort eſt la ſuite naturelle de ſes regrets. Elle avoit une âme formée pour l'amour & pour l'amitié, elle n'a trouvé les douceurs ni de l'une ni de l'autre de ces affections. Sa vertu, ſa probité, l'élégance même de ſon eſprit, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, ne lui ont pas

permis de les chercher hors de chez elle, & elle eſt morte victime de la tyrannie de ſes parens & de ſes amis, de la tendreſſe de ſon cœur & de ſon ſentiment délicat de l'honneur.

Que ne doit pas ſouffrir ſon pere, s'il lui reſte quelques ſenſations d'humanité !

Il eſt bien triſte, ma Lucie, que le bonheur ou le malheur de notre vie ſoient ordinairement décidés avant que nous puiſſions juger de l'un ou de l'autre.

Retenues par la coutume & par les préjugés biſarres & ridicules du monde, nous nous laiſſons entraîner par l'exemple de la multitude. Ce n'eſt que quand il n'eſt plus temps que nous commençons à penſer.

Que nous avons été heureuſes, Lucie, d'avoir des parens qui, loin de forcer nos inclinations, n'ont pas même eſſayé à nous donner l'idée de

faire notre choix par des motifs sordides! Ils ne se sont point attachés à nous inspirer de la vanité ni à nous vanter l'avarice. Ils nous ont laissé ces vertus bienfaisantes, ces qualités aimables que nous avons reçues de la nature. Ils nous ont peint les charmes de l'amitié, & s'ils nous ont parlé des richesses, ils ne nous ont point appris à les évaluer au-delà de ce qu'elles valent réellement.

Mon pere, à la vérité, se roidit contre certaines idées romanesques, qu'il a, peut être, cru qui m'étoient trop familières; mais il ne m'a jamais, en même-temps, excitée à écouter un homme qui n'auroit eu à m'offrir que la fortune en place de mérite. Il me conseilla même, il y a quelques années, de rejetter les vœux d'un Officier de son Régiment

qui étoit fort riche, mais d'un mauvais caractère...

Je me flatte d'avoir acquis quelque connoiſſance du cœur humain. Je ſerai heureuſe avec Fitzgérald, & ſi je ne l'étois pas, il n'en faudroit pas tirer la conſéquence que je me ſerois trompée ſur ſon compte; ce ſeroit ma faute.

Je ne crains qu'une choſe après notre mariage. C'eſt, lorſque les tranſports de nos eſprits ſeront un peu calmés, que ma diſpoſition volage ne me ramène à la coquetterie & à la frivolité... J'aime à être fêtée, admirée, & les hommages des hommes n'ont pas peu contribué à accroître ce goût, & ſans vanité, j'en ai reçu de toutes les couleurs.

Cette inquiétude de l'avenir ne laiſſe pas de me faire balancer ſur ma réſolution d'épouſer Fitzgérald. Je

vois, cependant, que le moment de me décider ne tardera pas à arriver... Fitzgérald & mon pere ont eu ce matin une conférence très-sérieuse, & je ne doute point que ce n'en ait été là le sujet.

Sçavez-vous que n'ayant plus personne à aimer ici que Fitzgérald, je l'aime plus dix fois que je ne faisois? Mon amour ressemble aux rayons du soleil réunis dans un seul point du miroir ardent.

Il est presque toujours ici; cette assiduité m'auroit ennuyé autrefois, & elle me plaît aujourd'hui. Il a l'art de se varier plus qu'aucun des hommes que je connoisse; & c'est cette diversité dans le caractère qui me frappa d'abord en lui. Je pensai que j'aurois en lui seul tous les hommes ensemble. Il en pensa autant de moi & le temps n'a point diminué les idées que nous avons prises ainsi l'un

de l'autre... Il faut l'avouer, nous avons tous deux une infinité de petits caprices agréables qui, en amour, valent tout le mérite du monde.

N'avez-vous jamais observé, dites-moi, Lucie, que la même personne est rarement à la fois un grand objet d'amour & d'amitié ?

Ces vertus qui arrachent l'estime n'inspirent pas souvent la passion.

L'amitié recherche les vertus les plus réelles & les plus solides. C'est à l'intégrité, à la constance & à une ferme uniformité de caractère qu'elle s'attache. L'amour, au contraire, admire un je ne sçais quoi. Il se crée lui-même & pour lui-même l'idole de son culte. Il trouve des charmes jusques dans les défauts de l'objet qui le fixe. Les folies, l'indiscrétion, l'inconsistance, les caprices lui plaisent. Je ne sçais quel Poëte a dit que l'Amour était un enfant : il avoit raison ; l'Amour joue & badine...

Emilie doit sûrement arriver bientôt. Ecrivez-moi, je vous prie, l'un ou l'autre dès que vous l'aurez vue. J'ai la plus grande impatience de sçavoir de ses nouvelles. J'en voudrois aussi avoir de Rivers. Je serai inquiète tant que je ne sçaurai pas qu'ils ne sont plus sur le perfide élément. Que le Ciel leur envoie ses vents les plus favorables!

Adieu.

B. FERMOR.

## LETTRE CLVII.

*Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.*

A Londres, ce 30 Juin.

LA ſociété en Canada, ma chere, n'eſt pas telle que vous vous en êtes formé l'idée d'après, peut-être, ce que je vous en ai dit dans un temps où je ne l'avois pas encore beaucoup fréquentée. On ne peut pas dire qu'elle eſt excellente; mais, à tout prendre, j'aimerois, cependant, mieux vivre à Québec que dans aucune ville d'Angleterre, à l'exception de Londres. La maniere de vivre a de la variété, & ce qui eſt varié eſt agréable. Les ſcènes qui nous environnent ſont charmantes, & le genre

de nos amuſemens nous fait jouir de tout ce qu'elles ont d'attrayant.

Je vous aſſure que ſi votre frere & ſon Emilie euſſent reſté ici, je n'aurois jamais ſouhaité de quitter le Canada : mais leur départ a laiſſé un vuide dans mon cœur que rien ne peut remplir. J'avois aimé Emilié dès l'enfance; & il y a dans ces amitiés une tendreſſe particuliere qui croît avec notre âge & ſe fortifie pour ainſi dire avec notre force.

Séparées l'une de l'autre par la retraite du Colonel Montague qui quitta le Régiment où mon pere ſervoit, notre rencontre imprévue ici eut quelque choſe de romaneſque & de ſurnaturel qui nous fit goûter avec plus de charmes le plaiſir de nous revoir.

En un mot, tout a contribué à ſerrer davantage entre nous les nœuds de l'amitié, & à rendre plus vives

les peines de notre ſeconde ſéparation.

Pour votre frere je l'aime ſi tendrement qu'il faut que Fitzgérald ait autant de candeur & de généroſité qu'il en a pour n'être pas irrité de l'amitié que j'ai pour lui.

Tout me le rappelle. Si j'avois pu l'oublier un moment, Madame Deſroches m'en auroit fait ſouvenir. Je viens de recevoir une lettre d'elle. Elle fait de triſtes plaintes de la perte de nos deux aimables amis, & me prie de les aſſurer tous deux de ſon éternel & tendre ſouvenir. Elle félicite Emilie de poſſéder le cœur d'un homme auſſi digne d'être aimé. Elle ne peut ſe former l'idée d'une félicité humaine qui ſoit au-deſſus de celle dont doit jouir une femme qui fera la principale affaire de ſa vie, de rendre Rivers heureux. » Le Ciel, » hélas! ajoute-t-elle, m'a refuſé ce

» bonheur & je ne me marierai ja-» mais. » Elle finit par me dire qu'il eſt, peut-être, heureux pour elle qu'il ait quitté le Canada, parce qu'il lui auroit été impoſſible de le voir avec indifférence.

Je crois, ma Lucie, qu'il ne ſeroit pas prudent que vous diſiez quelque choſe de ces circonſtances ni à votre frere ni à Emilie. Je voulois d'abord leur envoyer ſa lettre. Mais il y a dans ſon ſtyle, en parlant de Rivers, un certain feu mêlé de tendreſſe qui ne leur cauſeroit que du regret en leur faiſant voir l'excès de ſa tendreſſe pour lui. J'ai beaucoup affoibli ſes expreſſions en vous rapportant ce qu'elle me marque.

Je veux me lier avec elle d'une amitié particuliere. Il ſuffit qu'elle aime Rivers. Elle aime auſſi Emilie, au moins, elle ſe l'imagine. Je me défie un peu de l'amitié de deux ri-

vales : je crois qu'elles s'en tiennent tout au plus au mot. Cependant l'éloignement où elles ſe trouvent, peut faire naître la choſe. Je ne ſerois point étonnée qu'Emilie lui écrivît.

Je vous aſſure que je la plains. Voyez juſqu'où va ſon délire. Elle me prie de lui faire avoir, s'il eſt poſſible, le portrait de votre frere ſans qu'il le ſçache. Je ne ſçais ſi je dois la favoriſer dans ſa douce imagination... C'eſt une folie qui ne ſervira qu'à entretenir ſes regrets, mais il y a du plaiſir à faire des folies... Tenez, ma morale ne tient plus contre ſes deſirs, & je vous prie, ma chere Lucie, de m'envoyer dans le ſecret, cette chere image.

Adieu.

## LETTRE CLVIII.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 11 Juillet.

ILs ſont, ſans doute, arrivés, Lucie. Ecrivez-moi donc que vous les avez embraſſés l'un & l'autre avec tranſport, qu'ils ſe portent bien, & qu'ils penſent à moi...

Mais tournez, je vous prie, le feuillet de ma lettre, & jettez les yeux ſur ma ſignature... Quel nom je griffonne à préſent! C'en eſt fait, Lucie. Je ſuis maintenant une femme auſſi notable que vous pouvez l'imaginer. J'étois déja mariée lors de ma derniere lettre: mais mon pere avoit

des raiſons particulieres pour que j'en gardaſſe le ſecret ; elles ſubſiſtent encore, & ce n'eſt que parce que je n'y peux plus tenir que je vous apprends cette nouvelle. Les ſecrets me peſent ou plutôt je les déteſte. Ils ne ſont bons que pour les politiques ou pour ceux dont les penſées & les actions ne peuvent ſoutenir la lumiere.

Je ſuis perſuadée que notre démangeaiſon de parler, & cette contrainte naturelle que nous avons quand il eſt queſtion de garder un ſecret, ſont des bienfaits de la Providence. Elle nous excite à parler pour nous préſerver des projets dangereux, des trahiſons que nous pourrions ourdir les uns contre les autres.

Un homme de bon ſens & qui connoiſſoit beaucoup le monde, me diſoit un jour en parlant des ſecrets, qu'il

qu'il ne croyoit pas qu'il y eût une pareille choſe dans la nature. Je voudrois que toutes les grand-mamans, les tantes, les gouvernantes, & toutes les bonnes de l'Univers, inculquaſſent cette maxime, qui eſt auſſi vraie que ſalutaire, dans l'eſprit de toutes leurs jeunes Eleves. La diſſimulation diſparoîtroit de deſſus la ſurface de la terre...

Elle y regne, mais je n'en ſuis pas moins & pour vous & pour moi & pour mon mari Madame Fitzgérald.

C'eſt encore un myſtère ici; mais, ſelon ma doctrine & le cours ordinaire des choſes, cela ſera bientôt connu.

Sçavez-vous bien, diſois-je hier à papa, que ſi vous aviez gagé que ce ſecret durera ſeulement trois mois, vous pourriez bien perdre? Il y a des ſecrets qu'une femme mariée révèle ſans parler.

Vous n'avez jamais vu de mari plus honnête, plus prévenant, plus attentif, ſi ce n'eſt, peut-être, votre Temple qui eſt devenu un modèle... Quinze jours entiers ne m'ont pas enlevé le moindre petit empreſſement... Je crois que la maniere dont nous avons été mariés y contribue : elle a été intéreſſante & romaneſque. Je ſuis fort aiſe que cela ſoit arrivé ainſi... Les *Oui* ſe ſont dits au milieu d'une partie de plaiſir aux trois Rivieres, où il n'y avoit que papa, Madame de Villiers & le Miniſtre qui n'ont encore rien dit du myſtère. Je l'aurois, peut-être, déja publié : mais j'ai été retenue par une circonſtance. Le ſéjour continuel de Fitzgérald ici fait babiller de cent façons différentes les Belles de Québec, & tout ce qu'elles diſent m'amuſent en les amuſant. Je ne veux pas leur ravir ce petit plaiſir. Adieu.

B. FERMOR.

Mariez donc auſſi Emilie. Je m'ennuie de l'appeller de ce nom là.

Le changement de nom dans la vie des femmes a quelque choſe de divertiſſant, & ſi j'étois en humeur de développer les cauſes des choſes... mais je ne veux point empiéter ſur les droits des Philoſophes.

## LETTRE CLIX.

*M. Fermor au Comte de...*

A Sillery, ce 10 Juillet.

JE viens, Mylord, de faire un des actes les plus sérieux qui puissent occuper un bon pere. J'ai marié ma fille & je crois qu'elle sera heureuse.

M. Fitzgérald est le fils cadet d'un Baronnet d'Irlande qui jouit d'une très grande fortune. Le mari de ma fille a, dès-à-présent, cinq cens livres sterlings de rente, sans ses appointemens de Capitaine. Il a beaucoup d'esprit & de bon sens. Il a de l'honneur & il aime ma fille.

Mon dessein est toujours de quitter le Canada : mais je ne pourrai l'exécuter que dans quelque-temps.

Je voudrois mener avec moi Monsieur Fitzgérald & ma fille. Je souhaiterois qu'il pût obtenir une Majorité. Je vous ai déja prévenu, Mylord, que je comptois sur votre protection.

Ce mariage me cause la plus grande satisfaction. Je craignois l'humeur volage de Bell; j'avois peur qu'elle ne fît un choix peu réfléchi. Leur mariage n'est pas encore déclaré. J'ai eu quelques petites raisons de famille pour le tenir caché jusqu'à présent.

J'ai demandé à la nouvelle Yorck un Congé pour M. Fitzgérald & pour moi. Je ne doute point qu'on ne nous l'envoye, & nous prenons d'avance des arrangemens pour quitter un pays que je n'abandonnerai cependant point sans regret.

Le climat, pendant toute l'année, même en hyver, est sain. Il est divin pendant l'été. Un homme de mon âge ne quitte point sans chagrin un

ſoleil gai & vivifiant. La chaleur qu'il répand eſt comme celle de l'Italie ou du midi de la France. On n'y reſſent point ce poids accablant de chaleur peſante qui eſt ſi incommode en Angleterre.

La maniere de vivre avec cela eſt très gaie. On fait en été des parties charmantes, & la Colonie n'eſt pas dépourvue de perſonnes eſtimables. La politeſſe qui regne au centre, ſe répand juſqu'aux extrémités. En un mot, je quitte le Canada avec regret & dans le moment, peut-être, qu'on devroit ſouhaiter de le venir voir. Le caractère de la perſonne qui le gouverne en fait encore plus aimer le ſéjour.

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.

## LETTRE CLX.

*Madame Fitzgérald, à Sir John Temple.*

A Sillery, ce 13 Juillet.

OH! vous avez raiſon, mon cher Temple. Et comment ne l'auriez-vous pas? vous êtes de mon opinion. Oui, je penſe, comme vous, que rien n'eſt ſi agréable qu'une femme Angloiſe gaie & enjouée. Et, grace à Lucie, grace à moi!, fripons que vous êtes! vous & Fitzgérald en faites l'heureuſe expérience. Ce qui me fâche, c'eſt que vous êtes encore l'un & l'autre trop avares de vos éloges: apprenez que vous ne pouvez trop nous exalter. Il ſeroit ſûrement à ſou-

haiter pour le bonheur de la moitié du monde, que le caractère de Lucie ou le mien fussent plus répandus. Ils ne sont pas aussi rares en France qu'en Angleterre; mais chez nous?... Si on fait une légere exception en faveur de la Capitale, presque toutes les femmes ont une réserve mal entendue qui leur sied mal & les dépare. Je ne sçais si elle est naturelle ou acquise; elle n'en est, pas moins, désagréable, & ces femmes, qui seroient charmantes si elles étoient animées, ne sont que des compagnes tristes qui placent toujours le dégoût & l'insipidité entr'elles & leurs maris.

Elles affectent de la pruderie! Autre sottise! Elles s'imaginent que vous leur feriez des reproches de ce qu'elles sont trop attentives à vous plaire. Leur retenue envers les hommes va

juſqu'à une impoliteſſe choquante. Je hauſſe les épaules de dépit quand je les vois s'étudier à faire des efforts pour couvrir, ſous une apparence affectée de dédain, cette engageante ſenſibilité du cœur, cette tendreſſe délicate qu'elles reſſentent & qui les rendroit infiniment plus aimables ſi elles la laiſſoient paroître.

Elles craignent d'avouer leur amitié ſi elle n'eſt pas dans toutes les regles. Elles doutent, même, ſi une femme modeſte peut avouer qu'elle aime ſon mari. Il ſemble qu'elles croyent que les douces affections ne leur ont été données que pour les cacher.

En un mot, avec des qualités auſſi charmantes que celles que les plus aimables femmes peuvent deſirer d'avoir, les femmes Angloiſes ſont parvenues à trouver le ſecret de ne pas plaire.

Mais mon Emilie eſt-elle arrivée? C'eſt elle qui occupe toutes mes penſées.

*A midi.*

De la joie! mon cher, quel plaiſir! Voilà Monſieur Fermor qui vient de me dire qu'il a pris des arrangemens pour que nous retournions tous en Angleterre dans ſix ou ſept ſemaines.

Ce n'eſt pas que le pays ne ſoit divin; notre Ferme eſt un paradis terreſtre; mais voilà près d'un an que nous y ſommes, & avec le tems, on ſe laſſe de tout. Qu'en dites-vous, Temple?

Je vais donc revoir mon Emilie! Je badinerai encore avec Rivers! Lucie, Temple, Rivers, Emilie, tout cela va devenir pour moi...

Mais Monſieur Fitzgérald gronde de ce que j'écris ſi long-temps. Vous

devinerez donc ce que je voulois encore dire.

Adieu. J'ai envie de le charger une autre fois d'écrire mes lettres. Je verrai s'il ſera plus expéditif. Je me réſerverai pourtant le petit privilége de fabriquer moi-même les billets-doux. Je crois qu'il y ſeroit fort gauche, & moi j'entends cela aſſez bien.

B. Fermor.

## LETTRE CLXI.

*Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.*

A Douvres, ce 8 Juillet.

J'Arrive, chere amie, au moment même qu'un vaiſſeau fait voile pour le Canada. J'ai eu le temps le plus favorable. Je ſuis, cependant, un peu fatiguée; mais cela ne m'empêchera pas de partir ce ſoir pour Londres. Je vous écrirai auſſi-tôt que j'aurai vu Madame Rivers. Je vous avoue que l'idée ſeule de cette entrevue me fait trembler : mais je ſurmonterai toute crainte. J'ouvrirai toute mon ame à cette tendre mere, & je la laiſſerai l'arbitre de mon ſort. J'adore ſon fils; mais je ne l'épouſerai point ſans qu'elle y conſente.

Mille inquiétudes m'allarment ſur les dangers que peut courir Rivers. Que le Ciel lui ſoit auſſi favorable qu'à moi!

Le vaiſſeau qui part eſt en rade, & je n'ai que le temps de fermer ma lettre pour la remettre à un Monſieur qui va le joindre. Que Monſieur Fermor, que Monſieur Fitzgérald, reçoivent cependant les aſſurances de ma tendre amitié, & vous, ma chere, recevez les embraſſemens de votre

E. Montague.

# LETTRE CLXII.

*Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor...*

A Londres, ce 10 Juillet.

JE ſuis d'hier au ſoir à Londres, ma chere amie. J'ai deſcendu chez une perſonne de connoiſſance. J'ai écrit ce matin à Madame Rivers qui demeure un peu loin. J'attends ſa réponſe de moment en moment; je ſuis dans la plus violente inquiétude... Mon cœur eſt abattu : le meſſager me fait craindre ſon retour.

Les affections qui cauſent les plaiſirs les plus ſenſibles ſont donc auſſi la ſource de nos peines les plus vives! Ce que je ſens en ce moment ne peut que ſe ſentir; on ne peut

l'exprimer. J'ai été tentée d'aller à la campagne ſans voir Madame Rivers, ſans même lui faire dire que j'étois venue. Ciel! ſi elle alloit me recevoir froidement!. Ah! pourquoi m'expoſer au hazard d'un accueil indifférent? J'aurois mieux fait d'attendre l'arrivée de Rivers... Je me ſuis trop précipitée. J'ai fait une fauſſe démarche... Eh! qu'avois-je affaire à ſa famille? Je voudrois retenir ma lettre... Je ne lui ai pourtant pas dit autre choſe, ſinon que j'étois arrivée, que ſon fils ſe portoit bien & qu'il arriveroit d'un jour à l'autre...

On frappe... Je tremble ſans ſçavoir pourquoi... Le Domeſtique monte... Il annonce Monſieur & Madame Temple... Eux?... Mon cœur eſt dans une agitation!... Ils ſont à la porte... Je ne puis aller au-devant d'eux...

*A midi.*

Ils ſont ſortis, ma chere Bell, pour aller dans le voiſinage & vont revenir me prendre dans une heure. Ils veulent que je dîne avec eux. Madame Rivers eſt dans la plus grande impatience de me voir... On ne peut rien de plus honnête, de plus délicat, de plus affectueux que tout ce qu'ils m'ont dit. Ils ont vu toute ma confuſion & ont fait tout leur poſſible pour la diſſiper... En me demandant des nouvelles de Rivers, ils ont eu l'attention de ne me point parler de l'intérêt qu'ils ſçavent que je prens à lui... Ils m'ont dit qu'ils étoient heureux de me connoître; ils m'ont demandé mon amitié de la maniere la plus flatteuſe.

Madame Temple reſſemble beaucoup à mon cher Rivers. C'eſt la

même ſenſibilité, la même expreſſion touchante dans les yeux. Il me ſemble n'avoir jamais vu de femme auſſi charmante. Je l'aime déja. Je ſens pour elle une tendreſſe involontaire... Je l'ai fixée deux ou trois fois, avec attention, ſans y ſonger, & j'ai rougi...

Que les amis de mon Rivers me ſont chers!

Il y avoit ſûrement quelque choſe de gauche & de ridicule dans mon maintien... Ils ont eu la politeſſe de ne pas faire ſemblant de s'en appercevoir.

Ils ont dit mille choſes obligeantes & de vous & de Monſieur Fermor.

Je ſuis dans une ſituation d'eſprit ſinguliere. Je ſens de la joie, de l'inquiétude. J'ai des doutes, & je ne peux vaincre la timidité qui s'em-

pare de moi quand je ſonge que je vais voir Madame Rivers dans une heure.

Mais il faut que je m'habille. Je finirai ma lettre à mon retour.

*A minuit.*

Me voilà revenue, ma chere. Cette ſcène ſi redoutée n'a été pour moi qu'une ſcène de plaiſirs & de ſatisfaction. Que je rendois peu de juſtice à Madame Rivers! Elle m'a reçue comme une mere tendre qui revoit un de ſes enfans perdu depuis long-temps. Elle m'a embraſſée, m'a ſerrée contre ſon ſein, ſes larmes couloient en abondance; elle m'appelloit ſa fille, ſon autre Lucie. Elle m'a fait mille queſtions ſur ſon fils. Elle a voulu ſçavoir tout ce qui le regardoit, juſqu'aux choſes les plus

minutieuſes, quels étoient ſes amuſemens, s'il parloit ſouvent d'elle, s'il avoit auſſi bon air, s'il étoit auſſi beau que quand il avoit quitté l'Angleterre.

Je n'ai pu lui répondre qu'avec une ſorte de difficulté, mais avec un plaiſir qui animoit toute mon âme. Je ne crois pas avoir jamais paru avec autant d'avantage qu'aujourd'hui. Auſſi ai-je fait tous mes efforts pour plaire. J'avois même pris un ſoin particulier de ma parure. Vous me connoiſſez trop pour en attribuer la cauſe à quelque principe de vanité. Ce n'étoit que pour juſtifier davantage le goût & la tendreſſe de mon Rivers. La vanité n'eſt pas ma paſſion; ſi je ſuis vaine, c'eſt pour lui. Je ne recherche point l'admiration pour moi; mais, comme l'objet de ſon amour, je voudrois être admirée de tout le monde. Je voudrois

primer ſur tout mon ſexe en tout ce qu'il a d'aimable ; je voudrois par ces avantages, prouver à tous ſes amis que je fais un ſacrifice digne de lui, en leur faiſant voir qu'il n'y a que lui ſeul qui puiſſe m'inſpirer de la tendreſſe, que c'eſt pour lui ſeul que je reſpire.

Madame Rivers m'a ſollicitée avec empreſſement de paſſer un mois avec elle. Mon cœur n'étoit que trop incliné à y conſentir ; mais j'ai eu le courage de réſiſter à mes deſirs & à ſes inſtances. Je partirai dans trois jours pour le Comté de Bercks. Je n'ai, cependant, pu me défendre d'une partie de plaiſir à Richmont, que M. Temple a propoſée uniquement pour moi.

La ſaiſon eſt fort avancée pour le départ des vaiſſeaux. Il y en a, cependant, encore un qui mettra demain à la voile pour Québec. Je vous

écrirai encore dans quelques jours par le Pacquebot.

Adieu, chere amie.

E. Montague.

Rivers ne doit pas tarder à arriver. Jugez de mon impatience & de mon inquiétude juſqu'à ce moment.

# LETTRE CLXIII.

*Le Colonel Rivers, à Sir G. Fermor.*

A Douvres, ce 24 Juillet.

JE mets pied à terre, mon cher ami. Mon paſſage en lui-même a été très-agréable; mais les craintes que m'inſpiroit Emilie l'ont rendu pénible. Le vent ne ſouffloit pas un peu plus fort qu'à l'ordinaire, que je ne tremblaſſe pour elle. Je me formois des dangers imaginaires que la raiſon ne pouvoit pas diſſiper.

Nous avons eu, quoique le vent fût favorable, de groſſes lames à la proue, preſque pendant tout le voyage. C'étoit une marque certaine qu'il y avoit eu un gros temps avec le vent contraire. Je me figurois qu'E-

milie avoit été expoſée à ces orages. J'étois agité d'une inquiétude inexprimable.

Mais quelle n'a point été ma peine, lorſqu'en entrant dans le canal Saint-Georges, j'ai apperçu un bateau vuide, & quelques débris flottans d'un naufrage! Je me ſuis auſſi-tôt perſuadé que c'étoient ceux du vaiſſeau de mon Emilie. Mon ſang s'eſt glacé, mon cœur s'eſt tranſi. J'ai, à-peine, eu le courage, en abordant, de m'informer ſi elle étoit arrivée.

Je ne l'ai demandé qu'avec une voix tremblante. Avec quel tranſport de joie n'ai-je point appris que le vaiſſeau étoit heureuſement arrivé, & que mon Emilie, que l'on m'a déſignée, étoit parmi les paſſagers!

Je la verrai ce ſoir. Cet eſpoir me ranime... Je vous écris pendant qu'on me prépare une chaiſe. Ma lettre

prendra le détour de la nouvelle Yorck.

Adieu.

RIVERS.

J'écrirai à ma chere Bell auſſi-tôt que je ſerai arrivé à Londres.

La vue de l'Angleterre me réjouit. Je regardois les côtes avec un tranſport mêlé de reſpect. Mon raviſſement n'étoit diminué que par mes inquiétudes ſur le ſort de la plus chere moitié de mon exiſtence. Ma chaiſe eſt prête, & rien ne peut, à-préſent, me retenir.

LETTRE

# LETTRE CLXIV.

*Le Colonel Rivers, à Miſs Bell Fermor.*

A Rocheſter, ce 24 Juillet.

JE ſuis forcé, ma chere Bell, d'interrompre ma courſe de Douvres à Londres pour laiſſer à un compagnon de voyage, que j'ai le temps de remettre ici, quelques lettres. C'eſt Monſieur D. Nous ſommes partis enſemble du Canada. Il ne lui faut heureuſement que dix minutes... Ce retard, quoique court, me chagrine. Mais puis-je laiſſer un étranger ſeul, ſur la route, quoiqu'il me prive de momens précieux que j'aurois paſſés avec mon Emilie?

J'en adoucis le déſagrément en

vous écrivant. Emilie eſt arrivée en bonne ſanté. J'ai écrit ce matin à votre cher papa.

Mon cœur nage dans la joie. Mon compagnon de voyage eſt frappé juſqu'à l'étonnement de la beauté & des richeſſes de l'Angleterre, quoiqu'il n'ait encore traverſé que le Comté de Kent. Je lui fais remarquer toutes les belles perſpectives. Je ſuis ſi fier de ma patrie que mon âme en ſemble dilatée. Ces agréables émotions ont encore d'autres cauſes. Le temps eſt beau. Les troupeaux nombreux qui paiſſent ſur les douces pentes des collines, la propreté des maiſons & des gens de la campagne, l'air d'abondance, tout cela forme une ſcène qui ne peut que ſurprendre un homme qui n'a vu que les beautés ſauvages de la nature.

Le Canada a des charmes; mais ils ſont d'une autre eſpéce.

Mon homme ne vient point : il faut apparamment qu'il s'arrête à chaque porte. On voit bien qu'il n'a point de maîtresse à voir à Londres, qu'il n'est pas attendu par la plus aimable des meres, ni par toute une famille qu'il aime autant que j'aime la mienne.

Il m'impatiente. Je vais ordonner qu'on lui prépare une chaise; je lui laisserai mon Domestique.

Le voilà ! adieu, chere Bell. On me dit qu'il y a ici un Monsieur qui va s'embarquer à Douvres pour la nouvelle Yorck. Je vais le prier de se charger de ma lettre. Adieu encore.

Rivers.

# LETTRE CLXV.

*Sir John Temple, à Miſs Fermor.*

A Londres, ce 25 Juillet.

IL n'y a que moi ſeul ici, ma chere Bell, qui aye l'eſprit aſſez libre pour vous dire que Rivers eſt arrivé hier au ſoir. Il fit arrêter ſa chaiſe au bout de la rue & m'envoya chercher pour que je préparaſſe ſa mere à le voir, & ne lui point cauſer une ſurpriſe qui auroit pû trop agiter ſes eſprits.

Je revins. Je lui dis que je venois de voir un Monſieur qui l'avoit laiſſé à Douvres & qu'il alloit arriver. Il me ſuivit un demi-quart d'heure après.

Je ne ſuis pas aſſez bon Peintre pour vous décrire cette entrevue.

Quoique préparée à le voir, nous eumes beaucoup de peine à empêcher ſa mere de s'évanouir. Elle le ſerra, avec tranſport, dans ſes bras, eſſaya de parler; la voix lui manqua: ſes larmes coulérent le long de ſes joues. Rivers n'étoit pas moins affecté dans une maniere différente. Je ne l'avois jamais vû ſi beau. La tendreſſe mâle, le reſpect filial, la joie vive qui étoient peints dans le plus agréable mêlange ſur tout ſon viſage, lui donnoient un air charmant. Il cherchoit Emilie de tous côtés. On lui dit qu'elle étoit allée dans le Comté de Bercks : il parla de partir dès le ſoir même pour l'aller voir. Mais ma mere parut ſi mortifiée de ſon deſſein qu'il ſe contenta de lui écrire pour lui faire part de la raiſon qui le forçoit à différer au lendemain. Nous y allons tous dans ma voiture, & nous eſpérons la ramener avec nous.

Vous aviez raiſon, ma chere Bell, de dire que le Ciel les avoit formés l'un pour l'autre. On n'a jamais vû deux eſprits plus reſſemblans. Il faut abſolument trouver quelque moyen de les rendre heureux. Ils le ſeroient demain ſi Rivers le vouloit. Sa délicateſſe s'y oppoſera, ſans doute. Mais s'il étoit à ma place & que je fuſſe à la ſienne, je n'héſiterois pas un moment à lui permettre de faire mon bonheur par le même moyen que je lui ai propoſé.

Lucie m'envoye appeller. Adieu.

J. TEMPLE.

## LETTRE CLXVI.

*Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.*

A Londres, ce 29 Juillet.

JE ſuis, ma chere amie, la plus heureuſe de tous les êtres humains. Rivers eſt arrivé & ſe porte bien. Je l'aime, il m'aime, & ſa famille me chérit. Je le vois ſans contrainte. Chaque moment me perſuade de plus en plus de l'excès de ſon affection. Ses égards, ſes ſoins, ſes attentions pour moi ſont infinis. Ses yeux me diſent, ſans ceſſe, que je lui ſuis plus chere que la vie.

Je dois reſter quelque-temps chez ſon aimable ſœur. Il eſt chez ſa mere; mais nous ſommes toujours enſem-

ble. Nous irons la ſemaine prochaine à *Hill-Wood*. C'eſt la terre qu'a Monſieur Temple dans le Comté de Rutland. Ils n'étoient reſtés à Londres que pour y attendre Rivers. Leur Château n'eſt qu'à ſix miles de ſon bien de patrimoine & qu'il abandonna à ſa mere avant ſon départ d'Angleterre. Elle veut qu'il le reprenne ; mais il le refuſe abſolument. Il veut qu'elle continue à tenir ſa maiſon à Londres, & qu'elle ſoit indépendante & de lui & de ſa ſœur.

Sa tendreſſe pour elle ne peut qu'éloigner mes eſpérances d'être à lui : mais elle me le rend plus cher. Aurois-je cru que mon attachement pouvoit encore prendre de nouvelles forces ?

Ah ! ſi notre union ne s'accomplit pas, ſi nous ſommes toujours forcés de vivre comme nous faiſons actuellement, ſa tendreſſe n'en fera

pas moins les délices de ma vie. Le voir, l'écouter, être ſon amie & la confidente de ſes projets... Etre, ſans ceſſe, témoin des ſentimens de cette âme généreuſe & ſublime... Je ne céderois pas ce plaiſir pour l'empire du monde.

Mes idées d'affection ne ſont, ſans doute, pas ordinaires : mais en ſont-elles moins juſtes, moins dans la nature ?

Le vulgaire ne peut pas mieux juger des ſentimens d'un cœur vraiment amoureux, qu'un homme privé de la vue ne juge des couleurs.

Les gens qui donnent tout aux ſens, & ceux qui n'ont que de l'indifférence, ne verront dans mon affection qu'un ſentiment romaneſque. Qu'il eſt peu de cœurs ſuſceptibles d'aimer ! Ils peuvent ſentir de la paſſion, de l'eſtime ; ils en peuvent ſentir le mélange, & c'eſt l'amour !

mieux imité. Mais connoiſſent-ils ce feu qui vivifie, cette tendreſſe animée qui nous jette dans l'oubli de nous-mêmes & nous tranſporte dans une autre ſphère lorſque le bien-être, l'honneur & la félicité d'un objet que nous aimons y eſt intéreſſé?... Cette tendreſſe change dans cet objet chéri tout ce que nous deſirons, tout ce que nous ſouhaitons dans ce monde... Il n'y a que lui ſeul.

Ah! mon cher Rivers, vous êtes tout pour moi. Je ne vis, je ne reſpire, je n'exiſte que pour vous. Soyez heureux & votre Emilie ſera heureuſe auſſi!

Vous connoiſſez l'amour, chere Bell. Croyez-vous, ſans cette circonſtance, que je vous aurois écrit tout ce que je viens de vous dire? Les épanchemens d'un cœur tendre ne peuvent ſe verſer que dans le ſein d'une amie qui eſt affectée de la même ſenſibilité.

Mais avez-vous, dites-moi, cessé de faire languir Fitzgérald ? Il vous mérite, & vous ne pouvez trop le convaincre de votre affection. Vous badinez quelquefois trop cruellement avec sa tendresse... Peut-on tourmenter un cœur qui nous adore ?... Sçavez-vous que c'est beaucoup risquer ?

Adieu.

E. Montague.

# LETTRE CLXVII.

*Le Colonel Rivers, à Sir G. Fermor.*

A Londres, ce premier Août.

LE Comte, cher ami, n'étoit pas à Londres & je ſuis allé à ſa maiſon de campagne de Richemont pour lui porter votre lettre.

Quelles obligations ne vous ai-je pas de me l'avoir fait connoître ! J'ai paſſé preſque tout le jour avec lui, & je n'ai jamais été plus agréablement entretenu.

Sa politeſſe, ſes connoiſſances du monde, ſon ſçavoir, font oublier ſon âge. Il eſt avec cela d'une vivacité ſurprenante.

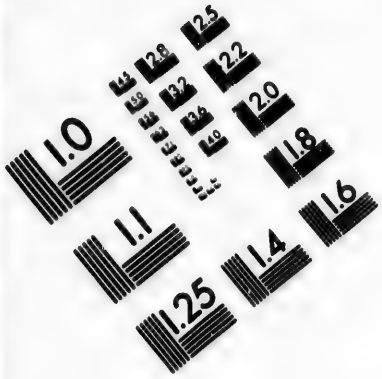
Que d'eſprit, que de feu dans ſa

converſation ! Je me ſuis à-peine cru plus jeune que lui. Quel homme à vingt-cinq ans !

Il m'a prié de vous dire qu'il employeroit tout ſon crédit pour Fitzgérald, & qu'il ſouhaitoit que vous revinſſiez le plus promptement poſſible en Angleterre. Je ne le déſire ſûrement pas avec moins de vivacité que lui.

Adieu, Monſieur. Nous allons partir dans un moment pour Hill-wood. Temple veut nous donner une fête chez lui. C'eſt même une fête que d'aller ſeulement voir cette maiſon de campagne qui eſt charmante.

RIVERS.



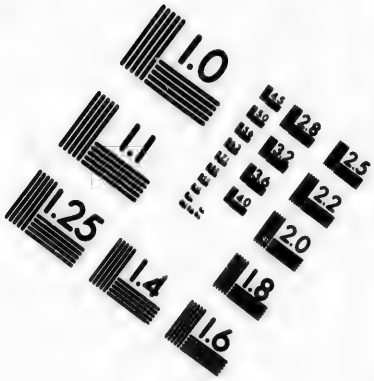
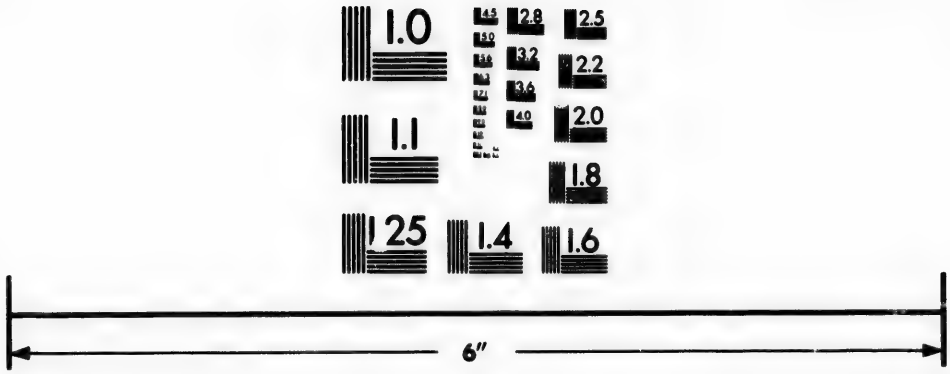
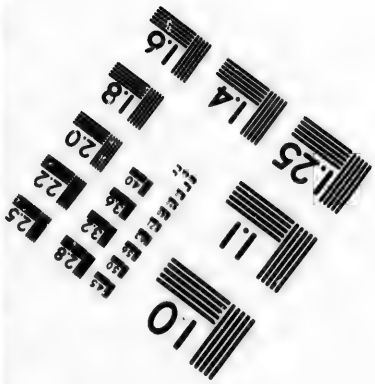
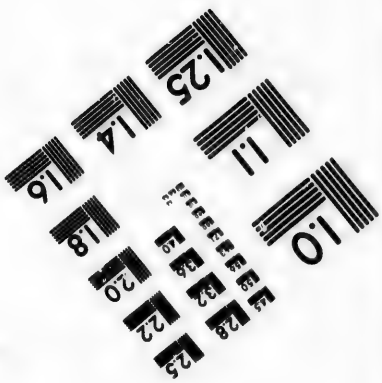




**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

# LETTRE CLXVIII.

*Le Colonel Rivers, à Miſs Bell Fermor.*

A Hill-wood, ce 4 Août.

VOyez-moi, chere Bell, dans une campagne délicieuſe, au milieu de quatre perſonnes que j'aime au-delà de toute expreſſion, & jugez du plaiſir dont je jouis. Les attentions de Temple, ſon amitié, celle de ma mere, l'envie de plaire que ma ſœur décéle par toutes ſes actions, tout cela me ravit. Il ſembie que leurs cœurs ſe ſoient accordés pour prévenir tous mes ſouhaits; mais quelle douceur de voir à chaque moment mon Emilie, de la voir adorée de toute ma famille, de la voir ſans contrainte, de reſpirer le même air

qu'elle, d'habiter ſous le même toît ! Que je ſuis loin, cependant d'être heureux !

Hélas ! nous perdons le bonheur préſent dans la pourſuite d'un bonheur plus grand. J'aſpire avec l'impatience la plus vive au moment où Emilie ſera entiérement à moi ; & les difficultés qui s'élévent de tous côtés, répandent une amertume inſupportable ſur des inſtans qui, ſans cela, ſeroient remplis d'agrémens.

Ma fortune eſt ſi bornée pour ce pays de luxe, qu'il m'eſt impoſſible de donner à mon Emilie un état auſſi brillant que je le deſire. Cela me cauſe une peine que ma raiſon ne peut ſurmonter.

Je ne puis, cependant, vivre ſans elle. Je me flatte auſſi que notre union eſt néceſſaire à ſa tranquilité & à ſon bonheur... Mais n'eſt-ce pas l'expoſer par-là à des embarras, à des chagrins que je dois lui éviter ? Elle

eſt prête à les riſquer : ſa tendreſſe lui fera fermer les yeux ſur tout. Mon cœur ſe ſouléve à la ſeule idée du moindre déſagrémens qu'elle pourroit eſſuyer.

Je n'ai à ma diſpoſition que ma demi-paie & quatre mille livres ſterlings. (*a*) J'ai toujours été répandu dans la meilleure compagnie ; mes liaiſons étoient plus analogues à ma naiſſance qu'à ma fortune ; & je condamnerois Emilie à paſſer ſes jours dans un cercle étroit, d'où les plaiſirs ſeroient preſque toujours écartés !.

Ma mere me preſſe de reprendre mon patrimoine & ne deſire autre choſe que de vivre alternativement avec ſes enfans : mais je m'y oppoſe abſolument. Je ne ſouffrirai jamais qu'elle n'ait pas ſa maiſon & qu'elle change de ſituation.

(*a*) Environ 90000 liv. qui donnent en Angleterre à-peu-près 3000 liv. de rente de notre monnoye.

Temple me ſollicite d'un autre côté pour me faire accepter une partie de ſa fortune... Il va juſqu'à m'en faire faire des inſtances par ma ſœur. Mais j'aime trop l'indépendance pour me rendre, ſur ce point, à leurs deſirs.

J'ai déja formé mille projets qui ont échoué. J'irai demain avec ma mere à notre petite terre. C'eſt une partie particuliere dont perſonne n'eſt inſtruit : nous y diſcuterons toutes nos petites affaires.

Je ſuis dans une confuſion, dans un trouble inexprimable. Il faut, pourtant, ſe décider. Emilie, dans les termes où nous en ſommes, ne peut pas reſter long-temps avec ma ſœur, & je ne puis, cependant, me paſſer de la voir.

Je n'ai jamais eu la moindre curioſité de connoître ſa fortune. Je n'ai voulu avoir d'elle qu'elle-même... Son

bien n'eſt ſans doute que fort peu de choſe... Deux mille livres ſterlings, peut-être.

Il eſt ſûr que nous pouvons vivre de peu : mais il faut vivre honnêtement. Elle a refuſé pour moi des équipages... Souffrirois-je qu'elle fit des viſites à pied ? Il faut, au moins, que je lui donne une ſimple voiture.

Que ne puis-je engager ma mere à paſſer avec nous au Canada ? Je concilierois alors ce qu'exigent mon devoir & mon bonheur ; & cela me paroît actuellement incompatible.

Emilie paroît parfaitement heureuſe. Il ſemble, à ne pas regarder plus loin que notre ſituation préſente, qu'elle ſe contente d'être mon amie, ſans ſonger à une union plus intime... Je vous l'avoue, ma chere Bell, je me ſens quelquefois piqué de cette tran-

quilité : elle a l'air de l'indifférence. Eh ! pourquoi ſon impatience n'égale-t-elle pas la mienne ?

Mais, adieu. Où en êtes-vous avec Fitzgérald ?

RIVERS.

# LETTRE CLXIX.

*Le Colonel Rivers, à Miſs Bell Fermor.*

A Hill-wood, ce 6 Août.

MA mere & moi, ma chere Bell, avons promené nos yeux ſur notre petite terre.

Je ne puis vous exprimer ce que j'ai ſenti en revoyant des lieux qui m'étoient ſi chers & que je n'avois point vus depuis long-temps. Je courois précipitamment de chambre en chambre, je traverſois le jardin dans un inſtant, mes yeux dévoroient tous les objets. Un arbre, un buiſſon, produiſoient en moi une idée flatteuſe, agréable. Enfin, pour me ſervir d'une des expreſſions enchantereſſes de

Trompſon, ces charmantes ſcènes du bonheur & des plaiſirs de l'enfance, faiſoient faire à mon cœur mille battemens plus tendres les uns que les autres. Ce raviſſement étoit augmenté par la préſence de ma mere.

La maiſon eſt agréable & ſpacieuſe. Je voudrois bien que ce qui en dépend y fût proportionné. Elle annonce une grande terre.

Elle eſt meublée de maniere que ma mere s'y trouveroit commodément logée avec nous. Il eſt vrai que les meubles ſont un peu paſſés de mode : mais cela ne feroit rien à Emilie. Ce n'eſt pas l'élégance d'un ameublement qui dirige ſa tendreſſe pour moi. L'amour fait aiſément diſparoître toute vanité. Je ſuis ſûr qu'elle ſe contenteroit de la maiſon, & ce n'eſt pas-là ce qui m'inquiète. Mais de quoi vivrons nous ? voilà le

point eſſentiel ? De vrais Amans, autrefois, s'embarraſſoient fort peu de cette circonſtance. L'amour leur tenoit lieu de tout : mais l'amour qui fait diette, eſt triſte & languiſſant. Ma mere, qui conçoit cela tout auſſi bien que moi, m'a propoſé un échange qui eſt bien digne d'elle. Elle me rendra la terre & prendra ma demi-paie. Elle dit qu'avec cela & les deux cens livres ſterlings de rente, qu'elle a de ſon côté, elle ſoutiendra à merveilles ſa maiſon à Londres. Cette propoſition me plaît ; & ſi nous voyons Temple & moi que ma mere puiſſe, en effet, ſe ſoutenir avec cela, je l'accepterai. Je tâche de me perſuader que j'obligerai par-là cette bonne mere en lui fourniſſant l'occaſion d'être généreuſe & de faire mon bonheur... Le courage m'eſt revenu depuis qu'elle a eu cette idée.

J'ai déja fait mille projets pour améliorer mon bien. J'ai creuſé de nouveaux lits aux ruiſſeaux... De nouveaux boſquets s'élévent pour former d'agréables ombrages... Je m'y promene avec mon Emilie. Ces gazons parſemés de fleurs l'invitent à s'aſſeoir; je me place à côté d'elle...

La ſituation de la maiſon eſt charmante, & malgré ma paſſion pour la grandeur & la variété de votre Amérique ſauvage, je commence à reprendre du goût pour les charmes de ma patrie.

Je n'ai point de caſcade de Montmorency, point de ces ſcènes étonnantes & magnifiques, dont les Habitans du Canada peuvent ſe vanter. mais ont-ils ces campagnes aimables & riantes, ces prairies émaillées de fleurs, ces champs de bled ondoyans,

où le vent ſe joue, ces jardins enchanteurs, ces arts élégans qui adouciſſent les incommodités de la vie, qui ornent, qui embelliſſent tout ce qui nous entoure? La ſeule Agriculture nous offre ici des richeſſes & des beautés qui leur ſont inconnues.

Enfin, ma chere Bell, je commence à me flatter que je poſſéderai bientôt mon Emilie ſans avoir le chagrin de la réduire à un état de gêne. Nous pourrons vivre décemment dans cette retraite. Et la vie retirée n'a-t-elle pas mille charmes lorſque l'on s'aime?

Nous aurons environ quatre cens livres ſterlings de rente. Malheur à ceux qui, voguant dans le grand monde, ne peuvent pas s'imaginer qu'un Gentilhomme puiſſe vivre ſans s'avilir avec ce revenu! Le temps pourra augmenter notre petite fortune.

tune. Je ſuis d'un âge à pouvoir l'eſpérer.

Adieu. Tous ceux qui habitent en ce moment Hill-wood, ſont vos amis & vous ſouhaitent tout le bonheur que vous méritez.

Rivers.

# LETTRE CLXX.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 6 Août.

MOn pere, ma chere Lucie, a reçu ſon Congé & celui de Fitzgérald quinze jours plutôt qu'il ne l'eſpéroit. Nous n'en avons plus que cinq ou ſix à reſter dans le Canada.

L'idée de revoir l'Angleterre & mes amis me réjouit infiniment. Je vous avoue, cependant, que j'ai quelque peine à quitter toutes les ſcènes des plaiſirs que j'ai goûtés ici. Le murmure de ces ruiſſeaux dont les bords ſervoient ſi ſouvent de ſiége à Emilie & à moi, leur fraîcheur dé-

licieuſe, ces bois ombragés où je me promenois ſi ſouvent avec mes amis, me cauſent un regret que je ne peux définir. Je me ſens attachée à ces lieux enchanteurs qui annoncent la main puiſſante & inimitable de celui qui les a formés... Je voudrois emporter en Angleterre ce ſéjour de Fées.

Je ne paſſe dans aucun endroit que je ne ſoupire. Tous ces objets, quoiqu'inanimés, m'inſpirent de la tendreſſe...

Il faut abſolument que j'aille faire mes adieux aux charmantes Nayades de Montmorency... A ce ſoir.

*A 11 heures.*

Nous revenons de l'aſſemblée du Gouverneur. J'y ai été annoncée ſous le nom de Madame Fitzgérald, &

quelle mortification pour deux ou trois *petites chattes* qui avoient jetté les yeux sur lui, & décidé, avec beaucoup de pénétration, qu'il avoit trop de bon sens pour épouser une fille aussi volage & aussi coquette que moi ! J'ai joui de tout leur dépit.

J'ai, cependant, eû malgré moi, un air grave & serieux pendant tout le temps que nous avons resté à l'assemblée. Je me suis, en vain, efforcée de prendre de la gaieté. L'idée que c'[illegible] peut-être, pour la derniere fois que j'y paroissois m'a rendue pensive. J'ai senti du chagrin de quitter des personnes qui me sont même indifférentes.

Il est singulier que l'on s'affecte ainsi de la perte d'objets qui ne nous ont jamais inspiré d'affection particuliere.

Je dois aller demain dire adieu aux Urſulines. J'y porterai, ſans doute, cette mélancolie. Je me chagrinerai de les voir pour la derniere fois.

Je m'occupe tout le jour à aller tantôt chez un Payſan du voiſinage, tantôt chez l'autre. J'aime ces bonnes gens, & ils m'aiment tous. Je leur parle de leurs Fermes, je leur ſouhaite de la proſpérité, je les encourage, je fais des préſens à leurs enfans, j'excite les femmes à en avoir bien ſoin, je ſuis l'idole de tout le Canton, à une lieue à la ronde, & je ne ſors pas d'un endroit que je n'entende dire que je ſuis la femme du monde la plus aimable & la plus généreuſe... On ajoute pour refrain: c'eſt bien dommage qu'une auſſi bonne âme ſoit damnée.

Adieu. Mes deux amis doivent

être arrivés ; dites leur mille choſes de ma part. Madame Melmoth vient de m'envoyer un gros paquet de lettres pour Emilie. Je le porterai moi-même.

B. F. FITZGERALD.

## LETTRE CLXXI.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 7 Août.

JE reviens des Urſulines. Quels regrets ne m'ont-elles pas exprimé! Elles vont faire des prieres pour que je faſſe un heureux voyage. Si je pouvois, par reconnoiſſance, les emmener avec moi! Il y en a une qu'on appelle ma Religieuſe, parce que je lui ai vû prendre le Voile... Elle eſt venue. Elle a répandu une larme d'amertume lorſque je me ſuis ſéparée d'elle : ſes beaux yeux exprimoient une ſenſibilité dont j'ai été vivement affectée.

Je n'ai pas été moins touchée des adieux de leur derniere Supérieure

qui eſt Angloiſe & qui m'aimoit beaucoup.

Il n'eſt point de plaiſir qui égale celui d'être aimé. Je ne croyois pas qu'on eût pour moi tant d'attachement au Canada. Je le regrette. Perſonne, peut-être, ne m'aimera en Angleterre. Je compte pourtant ſur vous, mes chers & bons amis; je compte ſur Fitzgérald; & quel ſort plus heureux que le mien, ſi cet eſpoir a de la réalité!

Nous n'avons plus que peu de jours à reſter ici. Il y a, pourtant, un vaiſſeau qui partira avant le nôtre & je vous écrirai le jour précis de notre départ.

B. F. FITZGERALD.

## LETTRE CLXXII.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple*

A Sillery, ce 11 Août.

NOus nous embarquerons après demain, ma chere; & ſi le vent ne ceſſe d'être favorable, j'aurai le plaiſir de vous voir avant la mi-Septembre.

J'arrive en ce moment de Montmorency. Je viens de rendre mes derniers hommages aux Divinités tutélaires de ce lieu de délices.

Il n'y avoit que Fitzgérald avec moi. Nous avons viſité toutes les Grottes qui ſont ſur les bords de cette riviere enchantée. Nous avons

baiſé les fleurs. Un Autel votif à l'honneur de la Déeſſe de la Riviere, s'eſt élevé dans nos cœurs ; nous avons verſé une libation de vin ſur la petite Iſle... Enfin, nous avons renouvellé toutes les cérémonies que de bons Payens auroient obſervées en pareille occaſion.

Nous avons dîné tête à tête ſur les bords d'un petit canal... Ce n'eſt que le déclin du jour qui a pu nous forcer à revenir. Le ſoleil couchant, l'idée de voir ce lieu charmant pour la derniere fois, nous a plongés dans une mélancolie ſolemnelle, qui ſembloit augmenter le bruit des torrens qui ſe précipitent du haut des rochers & répandre, ſur les forêts, une horreur plus ſombre & plus ténébreuſe qu'à l'ordinaire.

J'ai mille choſes à faire & n'ai que des momens. Adieu. Mais, qui

vois-je arriver ?... Juſte Ciel !... Le croirez-vous, Lucie ? C'eſt Madame Deſroches, & elle vient de ſi loin pour me dire adieu !

B. F. Fitzgerald.

# LETTRE CLXXIII.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

A Sillery, ce 12 Août.

IL eſt midi & nous nous embarquons à une heure. Madame Deſroches deſcend avec nous le fleuve juſqu'à ſes Habitations, d'où une chaloupe viendra la prendre. Elle m'a fait préſent d'une belle paire de bracelets. Elle envoie un très-beau nœud d'épée à Rivers, & je ſuis chargée de prier Emilie d'accepter de ſa part une magnifique croix de diamans.

Je ſuis ſûre qu'elle ne ſeroit pas

fâchée que nous l'enlevaſſions pour la mener en Angleterre. J'ai la plus grande envie de lui jouer ce tour. Quel dommage qu'une femme auſſi aimable ſoit cachée toute ſa vie dans les bois du Canada ! Nous la convertirions. Un petit écart des Régles dans les principes de ſa Religion, ſeroit-il donc un ſi grand crime ?

En vérité, votre frere ſeroit un Miſſionnaire admirable à jetter dans un troupeau de femmes incrédules. Il leur perſuaderoit tout ce qu'il voudroit.

Adieu. Je vous envoie cette lettre par un petit bâtiment dont le Capitaine prétend arriver plutôt que nous. Je ne ſonge déja plus à enlever Madame Deſroches... Que ſçai-je ? Il n'auroit qu'à prendre fantaiſie à Fitzgérald de préférer le tendre au

vif... Elle me l'enleveroit à ſon tour. Il y a quelque choſe de ſi ſéduiſant dans ſes yeux !...

B. F. FITZGERALD.

# LETTRE CLXXIV.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

A Kamaraskas, ce 14 Août.

Je ne ſçavois pas que Madame Deſroches avoit fait un pacte avec le Capitaine de notre vaiſſeau pour qu'il s'arrêtât, au moins, un jour entier à la hauteur de ſes Habitations. Il a fallu prendre terre & aller chez elle. Elle nous a reçus avec des tranſports de joie, mêlés pourtant d'une impreſſion de chagrin de nous voir partir. Il y avoit à bord une Dame Françoiſe que je ne connoiſſois pas, & dont le ton & les manieres nous promettent une compagnie agréable. Elle l'a auſſi priée de venir. Cette Dame nous avoit amuſés dès le pre-

mier jour. Elle avoit jetté dans le fleuve la moitié de ſes petits bijoux pour obtenir un vent favorable, & promis des offrandes à Saint Joſeph, Patron du Canada, ſi nous arrivions promptement en Angleterre : moi, j'en aurois promis à Saint Nicolas qui, dit-on, marie les filles, ſi j'avois eu beſoin de ſon ſecours. La coutume qu'elle a obſervée eſt fort ancienne, & j'aurois pû lui citer une autorité claſſique... Mon cher Horace, mourant de peur dans un voyage qu'il faiſoit ſur mer, dévoua ſes habits, trempés d'eau, au fier Dieu de l'Onde.

Le moment de nous ſéparer de Madame Deſroches n'eſt pas éloigné. C'eſt avec une vraie peine que je la quitte ; & le chagrin de nous voir partir me flatteroit bien plus, ſi je ne ſçavois pas que le ſouvenir de votre frere y a la plus grande part.

Voilà cinq ou ſix lettres qu'elle lui écrit depuis que nous ſommes chez elle, mais elle les a toutes déchirées : elles étoient apparemment trop tendres ; elle s'en eſt tenue, à la fin, à lui écrire un petit billet pour le remercier de ſes offres de ſervices en Angleterre, & je vois qu'elle eſt charmée de le lui avoir écrit, tel froid & indifférent qu'il ſoit. Il ſuffit qu'il ſoit à ſon adreſſe, qu'il le reçoive & qu'il le liſe. Elle m'a demandé s'il n'y avoit pas d'indiſcrétion à lui écrire, & s'il n'étoit pas plus à propos qu'elle s'adreſſât à Emilie. J'ai ſouri de ſa ſimplicité ; elle a baiſſé les yeux & m'a donné le billet en rougiſſant.

En vérité, elle reſſemble plutôt à une jeune fille Angloiſe qui aime pour la premiere fois, qu'à une veuve Françoiſe, dont la douleur paſſagere a fait place à la gaieté & à l'enjouement.

Mais quand le cœur eſt touché, il faut apparament que les ſenſations ſoient les mêmes dans toutes ſortes de pays. Les femmes, en France, ſont en général plus vives & moins portées que les Angloiſes aux inclinations mélancoliques & romaneſques, & nous ſommes ſurpriſes quand nous en voyons quelques-unes qui ſont affectées de cette ſenſibilité timide & craintive qui eſt communément notre partage...

Madame Deſroches me fait bien voir qu'il ne faut pas juger de chaque objet particulier par le général. Il me ſemble que nous avons changé toutes deux de pays par rapport à l'amour.. Y ai-je perdu ? Oui, ſi je prends Emilie pour arbitre : Mais Lucie qui joint, comme moi, le ſentiment à la gaieté & à la vivacité, voudra que j'arbore cette déviſe : *je ſuis Françoiſe.*

Mais le Capitaine a déployé ſes

voiles, ſa chaloupe eſt à bord. Madame Deſroches fond en larmes.

Adieu, chere & ſenſible amie, adieu... Je l'embraſſe. Je ſuis touchée juſqu'au fond du cœur; c'eſt pour la derniere fois, peut-être, que je la vois; & cette ſéparation lui eſt encore plus ſenſible qu'à moi, ſans doute. En perdant l'amie qui lui reſtoit, elle croit perdre ſon Rivers pour toujours...

Je vais donc jetter mes derniers regards ſur les beautés ſauvages que j'abandonne.

Adieu, Canada. Divine Contrée, doux ſéjour, aſyle enchanté des Nymphes des Eaux & des Bois : adieu! Je ne ceſſerai jamais de me ſouvenir avec délices des heureux momens que j'ai paſſés ici.

Que le Ciel vous conſerve, chere Lucie, & qu'il ſoit propice à des

amis dont le plus doux plaiſir ſera de vous embraſſer!

B. F. FITZGERALD.

Madame Deſroches va envoyer un exprès à Québec, porter cette lettre pour la faire partir par le premier vaiſſeau. Je ne vous l'ai écrite que pour que vous ayiez une plus grande variété de hazards pour recevoir de nos nouvelles.

# LETTRE CLXXV.

*Madame Fitzgérald, à Miſs Emilie Montague.*

A l'Iſle de Bic, ce 16 Août.

NE m'ayez aucune obligation de cette lettre, ma chere Emilie. Je ne ſçais que faire ici, & je vous écris plus pour mon amuſement que pour le vôtre.

Nous avons à bord quelques Dames Françoiſes; mais elles ne reſſemblent pas à Madame Deſroches. Il y en a une pourtant dont la compagnie n'eſt pas tout-à-fait ſans agrément; les autres m'ennuyent, & celle-là un peu.

Le vent eſt contraire & nous avons été obligés de jetter l'ancre à l'abri de

cette Iſle. Fitzgérald propoſe au Capitaine de nous laiſſer aller dîner à terre... Il y conſent. Le rivage a d'ici un air charmant.

*A 7 heures du ſoir.*

Nous venons de remonter dans le vaiſſeau après avoir paſſé dans l'Iſle un jour délicieux.

Nous avons dîné ſur le gazon, près du rivage & le long d'un bois, dont les arbres s'élévent les uns au-deſſus des autres dans une aimable confuſion qui nous a rappellé les charmans ombrages de Sillery.

Nous nous ſommes promenés après-dîner : nous avons cueilli des framboiſes dans le bois. En rodant, nous nous ſommes trouvés dans une belle avenue qui perce le bois dans toute la largeur de l'Iſle, & que des Matelots ont formée lorſqu'il y avoit ici des vaiſſeaux de guerre à l'ancre.

Du milieu de cette avenue, où le terrein eſt un peu élevé, nous avons eu le plaiſir de voir l'un & l'autre rivage. La perſpective eſt d'une majeſté ſauvage. De quelque côté qu'on tourne la vue, excepté le midi, le fleuve ſe préſente à vos regards. Le vent leger qui excitoit ſur l'eau un petit frémiſſement, le vaiſſeau orné de ſes flammes & de ſes banderoles, quelques maiſons éparſes qu'on appercevoit dans l'éloignement, à travers les arbres, rendoit ce point de vue délicieux.

Je voudrois élever une maiſon ſur cette Iſle. C'eſt dommage qu'elle ſoit déſerte. Je voudrois être Reine de Bic.

Fitzgérald a gravé mon nom ſur l'écorce d'un arbre au bord du rivage; & l'on dira que les maris ne ſont pas galans?... mais, peut-être, n'a-t-il voulu que prendre poſſeſſion de

l'Isle en mon nom. Adieu. Le Capitaine qui s'ennuie demande si nous ne voulons pas jouer un Piquet à Ecrire avec lui.

B. F. FITZGERALD.

LETTRE

## LETTRE CLXXVI.

*Madame Fitzgérald, à Miſs Emilie Montague.*

Ce 18 Août.

JE crois que je n'ai jamais vu d'auſſi beau jour. Nous pêchons ſous les Iſles de la Madelaine. Le calme eſt parfait. La ſurface de la mer eſt preſque unie. Le ſoleil fait jouer ſes rayons dans ſes petites inégalités, & les poiſſons bondiſſent ſur la ſurface de l'eau. L'Iſle, qui eſt à une certaine diſtance, offre un point de vue agréable; le ſpectacle eſt charmant.

Il y a une maiſon dans l'Iſle, & elle me paroît ſi joliment ſituée que j'ai perdu toute envie de m'établir au Bic. Je voudrois deſcendre pour aller

chercher du lait à la maiſon : mais le côté de l'Iſle n'eſt, malheureuſement, pas abordable. Il ſemble défendu par un mur régulier de rochers...

Adieu. Le vent s'éleve & la pêche eſt finie. Voilà un jour paſſé bien agréablement. Je crains ceux qui vont ſuivre. Je me ſens ſaiſie d'une horreur ſecrete, quand je ſonge que nous allons perdre la terre de vue, & que nous allons nous élancer dans le vaſte baſſin de l'Océan Atlantique.

A. F. FITZGERALD.

## LETTRE CLXXVII.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

Sur Mer, ce 26 Août.

UN vaisseau qui fait voile de la nouvelle Yorck à Londres a rencontre le nôtre ce matin, & tous deux se trouvent actuellement dans un calme. Le Capitaine a passé sur notre bord. J'ai pensé qu'il pourroit, peut-être, arriver avant nous en Angleterre, & Fitzgérald, pour me laisser le temps de vous écrire & le charger de ma lettre, lui à offert une bouteille de vin de Madère.

Ce que j'ai de plus intéressant à vous mander, ma Lucie, c'est que nous nous portons bien & que nous

comptons avoir bientôt le plaiſir de vous voir. Il y a déja quelques jours que nous avons abſolument perdu la terre de vue, & depuis ce moment je n'ai pas eu le courage de faire la moindre choſe. Je ne ſçais comment j'ai la force de vous écrire. Voici deux lettres pour Emilie; mais je voyois le continent, je voyois des Iſles quand je les ai écrites.

On jouit d'un plaiſir inexprimable lorſqu'on rencontre un vaiſſeau en pleine mer; on croit renouveller connoiſſance avec le genre humain, & il n'y a, peut-être, point d'occaſion où l'on s'apperçoive plus de l'inconſtance de notre eſpéce. Ennuyés déja de la compagnie que nous avions ſur notre bord, nous nous ſommes imaginés, dès l'inſtant que nous avons vû l'autre vaiſſeau, que nous y en trouverions une qui ſeroit plus agréable.

Cette idée m'a frappée ſi fort, que

ſi j'avois pu perſuader à mon pere & à Fitzgérald de changer de navire, nous aurions continué notre voyage ſur celui de la nouvelle Yorck. La même idée m'eſt, quelquefois, venue ſur terre en voyant paſſer un autre carroſſe à côté du mien.

Nous avons eſſuyé ces jours-ci des temps capables d'effrayer les gens les plus habitués à la mer. Je ne conçois pas qu'il y ait des hommes & ſurtout des hommes riches qui exercent cette profeſſion. Il faut être dominé par l'amour le plus exceſſif du gain pour embraſſer un genre de vie où l'on eſt expoſé à tant de périls, de peines & de miſeres. Comment peut-on ainſi renoncer à tous les charmes de la nature & de l'art, à tous les plaiſirs de la ſociété ? Il faut amaſſer du bien... Avares inſatiables ! à quoi vous ſert-il ? La profeſſion que vous exercez ne vous empêche-t-elle pas

d'en jouir ? n'êtes-vous pas ſéparés de tout le genre humain ?

La gloire même, la gloire, ce puiſſant aiguillon des âmes nobles & élevées, ne peut pas récompenſer des peines d'une vie paſſée ſur mer.

Pour moi, ſi j'étois homme, je préférerois aux honneurs du grand Amiral d'Angleterre le ſort d'un pauvre Payſan qui, au penchant d'une colline, auroit, avec du pain, une retraite ruſtique, ornée d'un petit jardin & de quelques roſiers.

La variété des périls n'eſt pas la ſeule choſe qui doive faire déteſter la mer. Le temps qu'on y paſſe eſt partagé par une ſuſpenſion totale de l'exiſtence des voyageurs & par le comble de la miſere.

Cet élément ne devroit être fait que pour les hommes proſcrits.

Quand on n'y eſſuyeroit point d'autres peines que d'être renfermés

pendant des semaines, des mois entiers dans une prison, toujours agitée, avec la même compagnie, c'en seroit assez pour plonger dans l'ennui le Stoïcien le plus insensible.

Je déteste la mer.

Vous n'avons d'autre amusement que de jouer aux cartes, & je déteste le jeu.

Jugez de ma situation!

Que ne donnerois-je pas à celui qui viendroit me dire qu'il voit même de loin les collines blanches de l'Angleterre!...

Adieu. Je crains que l'ennui ne me fasse mourir avant d'arriver.

B. F. FITZGERALD.

✻

## LETTRE CLXXVIII.

*Madame Fitzgérald, à Madame Temple.*

A Douvres, ce 8 Septembre.

ENfin, ma chere, je viens de mettre le pied ſur l'élément ſec. Nous ſerons à Londres après-demain. Ce petit retard vient de ce que mon pere veut préſenter Fitzgérald à un de nos parens, qui demeure à quelques miles de Canterbury, & nous ſerons obligés d'y reſter un jour.

Je ne puis vous exprimer ma joie d'être arrivée.

Je me ſuis déja informé ſi l'on avoit vu ici votre frere & mon Emilie : nous étions partis trop tôt de Québec pour avoir de leurs nouvelles.

Adieu. Etes-vous à Londres ? No-

tre intention eſt de vous voir en arrivant : mon impatience ne pourroit ſoutenir deux minutes de retard. Si par hazard vous étiez à la campagne, mandez-le-moi ſur le champ. Adreſſez votre lettre à l'Agent de la Colonie.

Où pourrai-je trouver Emilie? Eſt-ce encore ſous ce nom qu'il faut que je la demande? Que de choſes dont je voudrois déja être inſtruite!

Adieu, chere Lucie.

B. F. FITZGERALD.

## LETTRE CLXXIX.

*Madame Temple, à Madame Fitzgérald.*

A Hill-wood, ce 11.

NOus ſommes à la campagne, chere Bell. J'y reçois votre lettre à l'inſtant.

Je ne vous dis point quel plaiſir la nouvelle de votre arrivée nous a cauſé à tous.

Nos Argonautes ont donc, enfin, achevé de débarquer tous leurs tréſors plus précieux!

Vous préſumez bien que nous étions forts inquiets d'amis qui nous ſont auſſi chers.

Le Marchand le plus avide craignoit moins pour ſon or & pour ſes épiceries.

Ce qui augmentoit nos allarmes, c'eſt que nous avions appris que vous étiez balottés par des vents contraires.

Mais Dieu ſoit loué! vous voilà arrivés. Il faut déſormais que les plaiſirs faſſent oublier les peines paſſées.

Vous pouvez renouveller votre petite *cotterie*. Vous pourrez même y joindre les amis que vous aviez laiſſés ici. Vous ſçavez qu'ils vous aiment bien ſincérement.

Emilie n'eſt encore connue dans le monde que ſous ce nom-là. Elle eſt actuellement occupée chez ſa parente du Comté de Berks, à régler quelques petites affaires. Nous voudrions déja qu'elle les eût terminées. Son mariage avec mon frere ne paroit plus avoir d'obſtacles.

Je vous gronderai. Vous m'avez envoyé là une petite perſonne qui me donne de la jalouſie. Elle eſt de-

venue ma rivale dans l'esprit de ma mere, & elle m'éclipse par-tout ailleurs. Je lui ai envoyé un exprès pour lui faire part de votre arrivée.

Nous ne pouvons retourner à Londres que la semaine prochaine : mais notre maison ne vous en est pas moins ouverte. J'écris de vous y arranger sur le champ deux appartemens. Vous y trouverez des domestiques à vos ordres, une toilette, une cuisine, & vous vous brouilleriez avec nous pour l'éternité, si vous n'acceptiez pas tout cela. Songez-y bien. Nous n'irons à Londres la semaine prochaine que pour vous voir & vous engager à venir passer quelques mois avec nous à la campagne.

Rivers est depuis quelques jours à sa petite terre pour y préparer la réception d'Emilie. Il fait arranger son appartement d'une maniere agréable. Je ne connois personne qui sçache

mieux accorder que lui la ſimplicité & l'élégance. On cache tout cela à Emilie ; on veut la ſurprendre. Son cabinet de toilette, ſa bibliothéque, qui eſt à côté, ſont charmans, & cela ne coûte qu'une bagatelle.

Il n'y a que moi qui ſois dans ſon ſecret. Il vint me chercher hier pour voir tous ſes arrangemens. Je n'ai rien vu d'auſſi gai, d'auſſi riant que l'appartement qu'il deſtine à ſa Déeſſe. Il croit pour le moins que c'eſt une Flore : elle ſera au milieu des fleurs. Il n'a rien négligé de tout ce qui peut lui plaire.

Il ſe ruineroit ſi tout cela étoit coûteux.

Il lui a commandé une très-jolie voiture, & c'eſt auſſi un ſecret. Elle avoit calculé qu'il ne leur étoit pas poſſible d'en avoir une, & elle n'en vouloit point.

Mais l'amour ſçait ſe faire une

arithmétique particuliere, & Rivers, qui y eſt fort verſé, a trouvé qu'il pourroit très-bien ſoutenir la voiture.

Ils auront à-peu-près cinq cens livres ſterlings de revenu. Ce n'eſt pas beaucoup; mais ils ſont ſages & ils en auront aſſez...

Mon frere, à qui j'ai envoyé ſur le champ votre lettre, vous fait à tous milie complimens. Il écrira demain à Monſieur Fitzgérald, & c'eſt chez nous qu'il lui adreſſera ſa lettre. Ainſi, vous voyez très-bien qu'il faut que vous y ſoyez pour la recevoir.

Adieu, chere Bell.

LUCIE RIVERS TEMPLE.

## LETTRE CLXXX.

*Le Colonel Rivers, à M. Fitzgerald.*

A Bellfield, ce 13 Septembre.

REcevez, cher ami, mes félicitations ſur votre arrivée & ſur votre mariage.

Vous m'avez devancé ſur ce dernier point. Je vous aime trop pour vous envier votre bonheur.

Le mien approche. Emilie ne l'a ſuſpendu que pour nous donner le temps à tous deux de régler quelques petites affaires de famille, & j'eſpere qu'elles ſeront toutes terminées dans la ſemaine prochaine.

Elle a demandé, en attendant, cet heureux moment à ſe ſéparer de nous pour ſe retirer chez ſa parente. Quel-

que peine que ſon abſence dût me cauſer, je n'ai pu m'empêcher d'approuver ſa délicateſſe.

Ma mere a abſolument voulu me rendre mon bien. Elle s'eſt contentée de recevoir ma demi-paie en échange. Elle y perd beaucoup : mais en exigeant de moi que j'acceptaſſe ſa propoſition, elle me dit qu'elle gagnoit tant à me rendre heureux que je ne pus lui refuſer cette ſatisfaction.

Je me donnerai des ſoins pour augmenter mon revenu. J'ai quelques baux expirés. Je ferai valoir par moi-même les terres qui en dépendoient. Les profits que feroient mes Fermiers me donneront de quoi ſoutenir une voiture.

Je m'attends dans cette tâche à des ſecours de la part d'Emilie. Elle voudra ſûrement avoir ſoin du jardin & de la laiterie. Elle aime beaucoup,

les fleurs. Je ſuis charmé qu'elle ait ce goût ; il lui procurera une ſource continuelle d'amuſemens.

L'idée de la rendre heureuſe fait toute mon ambition, & la moindre choſe qui peut y contribuer n'eſt pas une bagatelle pour moi.

Je voudrois pouvoir lui inventer de nouveaux plaiſirs.

J'eſpere que je ſerai heureux, & que je ferai auſſi ſon bonheur. Les notions que j'ai de l'état où nous allons nous trouver l'un & l'autre, ſemblent me le garantir : elles n'ont abſolument rien de romaneſque.

J'ai eu autrefois un engagement qui reſſembloit beaucoup au mariage. C'étoit avec une jeune veuve d'un rang élevé que j'avois connue en pays étranger. Nous ſentîmes que notre bonheur dépendoit de nous retirer preſqu'entiérement du mon-

de, & nous allâmes à la campagne. Il y avoit un an que nous jouiſſions de toutes les douceurs de la plus parfaite union, lorſqu'une fiévre maligne me l'enleva. Ce fut pour moi un coup de foudre dont j'eus beaucoup de peine à revenir.

Je l'aimois paſſionnément. Mais, qu'eſt-ce que c'étoit, cependant, que cet amour comparé avec la tendreſſe que j'ai pour Emilie ? La flamme qui brûle n'eſt pas plus différente d'un feu amorti par les cendres dont il eſt couvert.

Le mariage, lorſque la paſſion eſt ſoutenue par l'eſtime, eſt l'état le plus heureux dont on puiſſe jouir : mais que de ſoins, que d'attentions il faut avoir pour y conſerver cette tendre plante ! C'eſt nous qui commençons ordinairement à en manquer ; nous devrions en rougir.

Les femmes ſont, de leur nature, infiniment plus conſtantes, & leur éducation perfectionne encore cette heureuſe diſpoſition. Quel mari, s'il étoit toujours honnête, s'il avoit toujours les égards & la délicateſſe d'un amant, ceſſeroit jamais d'être aimé?

Mais quelle différence dans notre caractère! Combien de femmes charmantes n'ai-je pas vues perdre l'affection de leurs maris, quoiqu'elles s'étudiaſſent, ſans ceſſe, à leur plaire?

Je ſçais bien qu'il ne faut pas s'attendre, quand on eſt marié, à une extaſe continuelle. Les momens de langueur ſont à craindre; les mariages les plus heureux n'en ſont pas à l'abri. Je crois, cependant, qu'on peut les éviter. Oui cela eſt praticable.

La poſſeſſion paiſible affoiblit, ſans doute, le tumulte & le délire de la paſſion. Il n'y a que l'eſpoir & la crainte qui puiſſent tenir l'ame dans cet état d'yvreſſe & de violence : mais le calme qui ſuccéde, n'eſt-il donc pas plus agréable ? Cette tendreſſe agitée & impétueuſe, ne devient-elle donc pas, en s'appaiſant, plus douce & plus voluptueuſe ?... Ah ! le plaiſir ne ceſſe pas... il ne diminue pas. Il ne fait que changer de nature... C'eſt la couleur tendre & délicate des roſes qui vient charmer des yeux bleſſés par la couleur dure & tranchante de quelque fleur déſagréable.

Ma ſœur s'eſt flattée que vous accorderiez tous quelques mois à ſon amitié & à celle de Temple. Je ne prétends pas lui céder les prétentions que je crois avoir à la même faveur.

Ma petite terre ne peut avoir d'attraits que pour nos amis. Cette circonſtance me la rend plus précieuſe. Un des malheurs du rang élevé eſt l'eſclavage auquel il aſſujettit envers les gens à étiquette.

Je crois que la vie la plus agréable & la plus libre, eſt celle d'un Gentilhomme qui, retiré à la campagne, meſure ſa dépenſe ſur ſon revenu, & connoît aſſez le monde pour ne point murmurer de ce qu'il a des voiſins plus riches que lui.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon ami, & dites-moi ſi, tel que je ſuis, & avec auſſi peu de conſiſtance que j'en ai, je ne puis, cependant, pas vous être utile à quelque choſe.

Vous verrez, peut-être, Emilie avant moi. Vous la trouverez plus aimable, plus charmante que jamais.

Dites, je vous prie, à votre chere Bell qu'elle évertue ſon eſprit pour

m'ordonner quelque choſe qui puiſſe lui faire plaiſir.

Mille amitiés à Sir Fermor.

RIVERS.

## LETTRE CLXXXI.

*M. Fitzgérald, au Colonel Rivers.*

A Londres, ce 15 Septembre.

VOtre amitié, mon cher Rivers, eſt trop précieuſe à des gens qui connoiſſent votre mérite pour n'en pas recevoir des témoignages avec plaiſir. Je vous remercie & de votre lettre & de vos offres obligeantes. Je n'héſiterai point à vous en faire ſouvenir, ſi l'occaſion ſe préſente de vous donner la ſatisfaction de m'être utile.

Je voudrois vous voir auſſi heureux que je le ſuis. Rien n'eſt ſi raiſonnable que les idées que vous avez du mariage, lorſqu'il eſt la ſuite d'une inclination mutuelle. J'éprouve tout ce que vous en dites.

Cette folâtre Bell, depuis qu'elle eſt mariée, ſçait ſe faire aimer de moi beaucoup plus que je ne l'avois jamais aimée. Je lui ſçais un gré infini, je ſuis reconnoiſſant même de ce qu'elle a eu la confiance de mettre entre mes mains ſon bonheur ou ſa miſere future. Je ne refléchis point aux riſques qu'elle pouvoit courir ſans l'en aimer davantage. Je ſens tout le prix d'une foule de petites attentions qu'elle renouvelle à chaque inſtant. Nous en faiſons un commerce d'échange qui entretient notre affection mutuelle.

Je ne ſens plus, à la vérité, auprès d'elle ces émotions tumultueuſes qui reſſembloient au délire. Cette effervescence s'eſt changée dans une ſenſation qui n'eſt pas moins douce. C'eſt un plaiſir plus tranquile, plus délicieux, plus pur.

Je vous avoue que j'avois la plus grande

grande averſion du mariage. Il n'y avoit que l'amour qui pût la ſurmonter. La ſeule idée que ce lien étoit éternel me révoltoit. Je ne pouvois m'y familiariſer qu'avec des modifications qui ne pouvoient avoir lieu; j'aurois voulu que le divorce, ſi ſagement établi chez les Romains, & qui ſubſiſte encore parmi les Peuples modernes, dans une partie de l'Europe, eût, au moins, pu venir à mon ſecours dans toutes les circonſtances où le mariage, au lieu des plaiſirs qu'il fait eſpérer, n'offre que des chagrins, des déſagrémens & des amertumes. L'amour a formé ma répugnance. Je me ſuis attaché à la femme la plus ſéduiſante que j'euſſe encore vue, & je n'ai plus ſongé aux ſuites terribles que pouvoit avoir cet attachement.

Je ne ſoupçonnois pas d'abord que je l'aimaſſe. Je m'imaginois que le plaiſir que j'avois d'être avec elle

étoit ſimplement l'effet des charmes que tous les autres hommes trouvoient à l'entendre & à la voir. Elle paroiſſoit me préférer & j'en concevois de la vanité : je comptois pouvoir quitter la Syrène quand je voudrois.

Je me ſuis trompé. L'amour s'eſt gliſſé dans mon cœur ſans que je m'en ſois apperçu. Je croyois n'être qu'amuſé ; il m'a enchaîné en badinant, & j'aime mon eſclavage.

Je n'en ſuis pas moins un peu fâché de ce qu'il eſt impoſſible de le rompre... On craindroit réciproquement de briſer des nœuds ſi doux ; on ſeroit plus attentif à ſe plaire, & cela tourneroit à l'avantage du cœur.

Nous n'avons point encore vu Emilie : mais nous irons la voir vendredi. Notre impatience ne pourroit pas nous retenir ici plus long-temps. Je vous écrirai auſſi-tôt que nous l'aurons vue.

Vous ſçavez que nous ſommes tous chez Madame Temple. Il n'a pas été poſſible de s'en défendre. Nous paſſerons avec eux la belle ſaiſon à Hill-wood, ou plutôt nous partagerons notre temps entr'eux & vous. Voilà comme agiſſent les amis.

FITZGERALD.

# LETTRE CLXXXII.

*Le Colonel Rivers, à M. Fitzgérald.*

A Stamford, ce 16 Septembre.

ON vient, mon cher ami, de m'apporter votre lettre ici, où je ſuis pour affaire. J'ai encore aſſez de tems pour y répondre ce ſoir.

Nous ſerons tous à Londres de demain en huit. J'eſpere qu'Emilie ne différera plus mon bonheur. Je vous envie le plaiſir que vous aurez à la voir vendredi.

Je ſuis fort aiſe qu'on vous ait enrôlé dans le ſeul état agréable qu'il y ait dans la vie. Vous avez des qualités qui vous aſſurent d'être toujours aimé. Je jugeai de vous ainſi la premiere fois que je vous ai vu; & ſi

votre petite volage eût manqué ſon coup, j'avois conçu de vous une ſi bonne opinion que je vous aurois propoſé ma ſœur.

Je n'ai point connu d'homme que j'aurois plus redouté que vous, ſi vous aviez été mon rival. Vous avez dans toute votre perſonne, dans toutes vos manieres, un ton qui plaît généralement aux femmes. Votre figure, votre air vif, leur promet un protecteur. Votre eſprit leur annonce une compagnie agréable. Vous avez de la ſenſibilité ; & elles cherchent un cœur capable d'attachement. Vos attentions pour elles, l'eſpéce d'indifférence que vous avez pour les hommes ſans, cependant, leur manquer de politeſſe, eſt un autre attrait pour le beau ſexe. La vanité fémelle eſt très-flattée de cette préférence.

Nos goûts, heureuſement, ont été différens. Les deux objets de no-

tre tendreſſe étoient, peut-être, également aimables : mais ce n'eſt pas la figure ſeule, c'eſt le caractère qui frappe. Le feu, l'eſprit, la vivacité, l'enjouement de Bell vous a ſéduit ; moi, j'ai été captivé par cette langueur ſéduiſante, cette ſenſibilité touchante, cette douceur engageante de mon Emilie ; & nous ſommes heureux tous deux.

Adieu, cher ami.

RIVERS.

# LETTRE CLXXXIII.

*Madame Temple, à Miſs Emilie Montague.*

A Hill-wood, ce 16 Septembre.

JE n'ai qu'un moment, ma chere Emilie, pour vous dire que le Ciel favoriſe votre tendreſſe. Il adoucit les peines que vous & mon frere reſſentiez de ce que ma mere s'étoit réduite à un plus petit revenu. Un événement inattendu vient de lui rendre beaucoup plus que ce que ſon amitié pour mon frere ne lui avoit ôté.

Elle avoit une parente en pays étranger, qui s'eſt ſouvenue des grandes obligations qu'elle avoit à ſon pere, & elle vient de lui envoyer, par reconnoiſſance, un papier qui lui

aſſure quatre cens livres ſterlings, de rente viagére.

Mon frere ne ſçait encore rien de cet événement. Il eſt allé à Stamford pour une affaire; nous l'attendons ce ſoir. Il vous écrira ſûrement par le premier Courier.

Adieu, chere Emilie.

L. R. TEMPLE.

*Fin de la quatrieme Partie.*